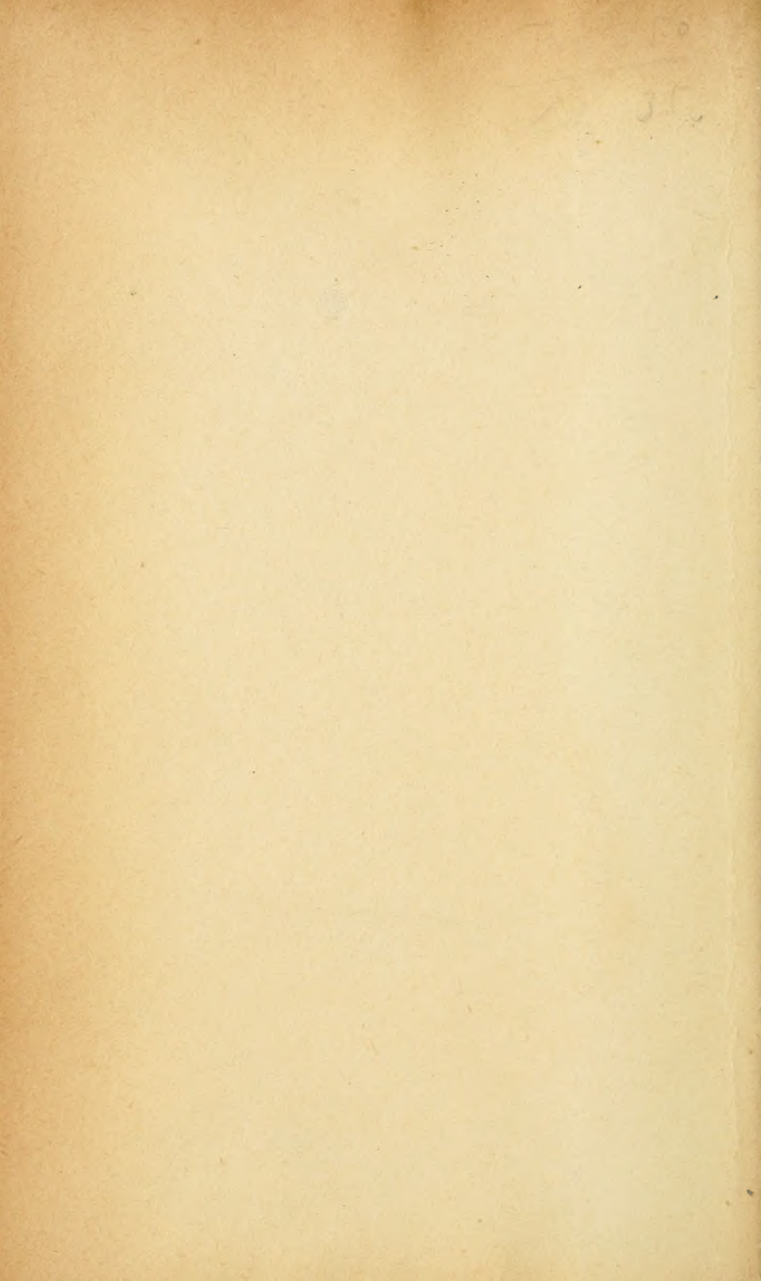








LA VIE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉS DANS LA BIBLIOTHÈQUE VARIÉE

L'Éducation joyeuse : *En vacances, En famille.* Un vol. in-16 br.................................... 3 fr. 50.

Aux Champs, un vol. in-16 br.................. 3 fr. 50.

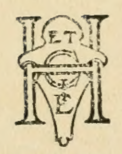
214-12. St-Germain-les-Corbeil. — Imp. F. Leroy

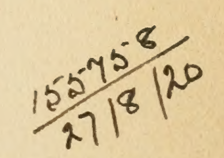
HENRI CHANTAVOINE

LA VIE

PIERRE ET JEANNE

« La vie, hélas ! C'est ce qui fait
Qu'elle est si cruelle et si douce... »
MUSSET.





PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1912

I

PIERRE

PIERRE

Pierre a quinze ans. Ses yeux sont clairs, son âme est neuve.
Tendre et fier, il a fait de bonne heure l'épreuve
Du rêve se heurtant à la réalité ;
Mais il a bu de ton lait fort, ô Pauvreté,
Il a mangé de ton pain dur, maigre nourrice,
Qui rends tes nourrissons robustes, bienfaitrice
Austère, que ceux-là bénissent dont ta main
Guide les premiers pas dans un rude chemin.
Son père est un soldat ; sa mère, une humble femme
Active, ménagère et bonne au fond de l'âme,
Dure pour elle-même et douce aux indigents.
Pierre a grandi, pensif, parmi de braves gens,
Au village, tout près de la simple nature,
Travaillant au hasard, courant à l'aventure,

Laissant couler sa vie et chantant sa chanson,
Comme un oiseau d'avril dans le creux d'un buisson.

Puis le temps est venu de partir au collège.
La cage a pris l'oiseau ; mais le travail allège
Les regrets et combat les chagrins de l'enfant ;
Pierre étudie et pense ; écolier triomphant,
Il s'acharne à gagner ses premières couronnes.
Quand on a bien semé, les récoltes sont bonnes :
Pierre apporte à sa mère une moisson de prix...
Puis on a décidé qu'il irait à Paris
Pour franchir la dernière étape des études.
Là des rivaux plus forts et des tâches plus rudes
Attendent l'écolier loin du pays natal ;
Mais ta jeune âme, ô Pierre, est faite d'un métal
Souple et fort, résistant à l'assaut de la vie.
Chaste et laborieux, il n'a pour seule envie
Que de donner un peu d'orgueil à ses parents ;
Tous les autres désirs lui sont indifférents.
Il songe, dédaigneux des fortunes vulgaires,
A ces victorieux dont il apprend les guerres,
Dont l'âpre ambition fait palpiter les cœurs
Et qui partent obscurs pour revenir vainqueurs...

Puis un jour, chez d'anciens amis de sa famille,
Timide, on l'a placé près d'une jeune fille :
Deux yeux doux et profonds se sont posés sur lui.
Pierre a compris alors qu'une étoile avait lui,
Tendre comme une larme et comme une caresse,
Étoile du matin charmant de la jeunesse,
Étoile qui conduit les jeunes amoureux
Au pays enchanté des rêves merveilleux.
Depuis ce jour, Pierre est songeur et dit : « Je l'aime ! »
Et son ardent espoir et son désir suprême
Est de mettre sa main dans cette blanche main,
De voir ces yeux profonds éclairer son chemin,
Et de vivre pour elle et de mourir près d'elle,
De lui vouer un culte obstinément fidèle,
Et de voguer ainsi sur le fleuve des jours
Vers la rive charmante où l'on aime toujours.

Hélas ! la pauvreté de Pierre l'importune.
Il songe qu'il n'aura jamais d'autre fortune
Que sa volonté ferme et que son cœur vaillant,
Et qu'il lui faut gagner sa vie, en travaillant,
Sans être impatient jamais et jamais lâche,
Pour ouvrir son sillon et pour faire sa tâche.
Mais il est jeune, il est à l'âge radieux

Où les illusions font le regard joyeux,
A l'âge où le printemps nous verse ses effluves,
Où, comme un vin nouveau qui fume dans les cuves,
Bouillonne en nous un flot de sang, pur et vermeil,
Où tous les jours pour nous sont des jours de soleil,
Où nous voyons, à peine au début du voyage,
La route sans embûche et le ciel sans nuage,
A cet âge, saison des rêves mensongers,
Où les espoirs sont forts et les chagrins légers.
Hélas ! un lourd chagrin brise l'âme de Pierre ;
Des pleurs humiliés coulent de sa paupière ;
Il pleure amèrement son rêve évanoui.
On a répondu Non, quand il espérait Oui ;
Non, car on l'a trouvé jeune et pauvre... Sans doute,
On a raison. Pour affronter la même route,
Elle et lui, ce n'était pas assez de l'amour ;
Ce n'était pas assez de vivre au jour le jour...
On a raison, sans doute. Il fallait autre chose
Que d'aller, effeuillant ainsi la même rose,
Comme deux amoureux en se tenant la main,
Sans voir la pauvreté dans l'ombre du chemin !

Pierre est parti pour la province, seul et morne.
Il espère chasser son doux rêve ; il se borne

A répondre, quand on demande s'il est bien,
« Qu'il ne cherche personne et ne réclame rien;
Qu'on essaîrait en vain de guérir sa blessure
Et que l'amitié même aurait la main peu sûre
Pour toucher doucement son cœur endolori. »
Il vit, sans une plainte, et souffre, sans un cri.
Il s'en va quelquefois voir sa mère : elle est veuve,
Elle porte sa croix et subit son épreuve
Bravement, elle aussi, pauvre femme, et tous deux
Aiment à se trouver ensemble malheureux.
« Mon cher enfant, lui dit sa mère, c'est la vie,
Vois-tu bien. Au détour de la route suivie
Par tous les pauvres gens qui passent ici-bas,
Nous voyons l'Espérance et nous hâtons le pas,
C'est le Malheur qui vient, et le deuil et les peines,
Et tous les spectres noirs des misères humaines,
Qui font que les vieillards, déçus et chancelants,
Tristes d'avoir vécu, prennent des cheveux blancs ! »
Et Pierre dit : « C'est bien, mère, je serai brave ! »
Son œil est moins brillant, mais son front est plus grave,
Il se résigne à vivre et tâche d'oublier.
Il tâche d'endormir son cœur, de délier
Le lien qui l'attache aux visions cruelles
Qu'il croit voir s'envoler avec leurs blanches ailes,

Le jour, devant ses pas, la nuit, dans son sommeil,
Le matin, dans la brume, à l'heure où le soleil
Éclaire vaguement le brouillard qu'il argente,
Le soir, près du foyer, dans la flamme qui chante,
Souvenir douloureux et doux, frêles vapeurs,
Que Pierre, lentement, suit de ses yeux en pleurs.

Pour oublier, il s'est replongé dans l'étude.
Il s'est repris à ta douceur, ô Solitude !
Il vous est revenu, vieux livres familiers,
Les meilleurs des amis, les plus hospitaliers,
Qu'on retrouve toujours plus chers après l'absence,
Maîtres de bon conseil et de bonne science,
Qui donnez à l'enfant, au jeune homme, au vieillard,
L'ambition du Bien et la ferveur de l'Art.
Pierre a relu tous ceux qu'il aime, les poètes,
Consolateurs sacrés des âmes inquiètes ;
Les sages dont la voix guide l'Humanité
Vers plus d'indépendance et plus de charité ;
Les tragiques, mettant à nu notre pauvre âme,
Nos passions, avec leur tumulte et leur flamme,
Et l'homme, vain jouet de son désir mouvant,
Qu'arrête un grain de sable et brise un coup de vent.
Mais c'est toi, toi surtout qu'il aime, ô doux Virgile,

Disant Orphée en pleurs, Didon, âme fragile
Et tendre aux malheureux dont elle sait les maux :
« J'ai connu le malheur... [1] » Souvent ces tristes mots
S'enfoncent dans l'esprit de Pierre qui soupire :
« Le monde d'à présent est-il meilleur ou pire
Que dans l'âge lointain des héros fabuleux ?
La nature est toujours la même, les flots bleus
Ont la même chanson sur le même rivage,
Mais l'homme, jeune ou vieux, l'homme, oiseau de passage,
Souffre la même angoisse obscure et ne sait pas
Aujourd'hui mieux qu'hier où le mènent ses pas.
Il est toujours perdu sur l'océan des choses,
Il subit les effets sans agir sur les causes ;
Aujourd'hui, comme hier, il vient .. et disparaît.
La vie est un problème et la mort un secret
Dont sa raison ne peut sonder le noir mystère ;
Comme autrefois, il est chétif et solitaire,
Voyageur égaré qui traverse la nuit,
N'ayant pour compagnon funèbre que l'Ennui. »

1. *Non ignara mali miseris succurrere disco.*
« J'ai connu le malheur et j'y sais compatir. »

(Virgile, *Énéide*, I, v. 630.)

Oh! l'Ennui, le dégoût de vivre, la souffrance
De marcher devant soi, sans but, sans espérance,
L'Ennui terne, qui met sa brume dans les yeux,
L'Ennui morne, qui rend sombres les plus joyeux,
Qui fait les fronts ridés et les lèvres muettes,
L'Ennui, fantôme noir qui plane sur nos têtes,
Comme on voit en hiver, le soir, près des murs gris,
Tournoyer la corneille et la chauve-souris,
Oiseaux de mort, au vol lugubre, au cri sauvage
Qui donne le frisson aux femmes du village.
Pierre s'ennuie à vivre seul. Le poids des jours
Pèse cruellement sur lui : ses yeux sont lourds ;
C'est en vain qu'il voudrait hâter les heures lentes ;
Elles semblent couler pour lui plus nonchalantes.
La fièvre peu à peu le consume : il se sent
La pensée abolie et le corps languissant,
Et déprimé par une étrange lassitude,
Il traîne, sans pouvoir se faire à l'habitude
De vivre comme vit souvent l'homme ici-bas,
Satisfait de fouler la terre sous ses pas,
Sans plus se soucier de ses peines passées
Qu'un arbre mort ne fait de ses branches cassées.
Son âme par moments se réveille. Il croit voir
Luire un peu de bonheur dans l'étoile du soir

Et légère, flotter une ombre dans l'espace...
Il entend un ami dans le souffle qui passe
Et lui dit de porter vers *Elle* quelque jour
Le murmure secret de sa plainte d'amour;
Mais l'étoile et le vent ont menti. Pauvre Pierre,
Laisse languir ton âme et retomber la pierre
Qui scelle durement tes rêves d'autrefois!
Laisse le triste automne arracher dans les bois
Aux arbres desséchés les verdures flétries :
Elles reverdiront les branches défleuries,
Mais toi, renonce enfin aux espoirs superflus,
Ton bonheur effeuillé ne reverdira plus!...

Lorsque le matelot, vaincu par la tempête,
Voit la mer furieuse écumer, toute prête
A l'engloutir, dressant ses vagues, soulevant
Le vaisseau ballotté que flagelle le vent;
Lorsqu'il a fait déjà sa prière suprême,
Alors, si l'ouragan tombe, si la mort blême
S'éloigne, si le flot s'apaise en souriant,
Si le soleil tranquille éclaire l'orient
Et chasse devant lui le troupeau des nuages,
Si l'horizon serein montre de blancs rivages,
Alors le naufragé, ruisselant et joyeux,

Fléchit les deux genoux, se tourne vers les cieux,
Dissipe en lui l'effroi des sombres aventures
Et s'élance en criant : Terre ! sur les mâtures.

On apporte une lettre à Pierre : « Revenez,
Si vous êtes fidèle et vous vous souvenez. »



II

LES FIANÇAILLES

LES FIANÇAILLES

Pierre et Jeanne se sont fiancés, date heureuse,
Au doux mois de septembre, où la terre amoureuse
S'endort dans la tiédeur suprême de l'été,
Et Pierre s'abandonne à son rêve enchanté...
Le souvenir lointain des heures d'amertume
S'efface et disparaît, comme, au matin, la brume,
Quand les clairs Angélus ont sonné le réveil,
Se fond dans la chaleur joyeuse du soleil.
O Jeunesse, matin des jours, aube charmante,
Soupirs mystérieux qui gonflez l'âme aimante,
O divin tremblement d'aimer, frisson vainqueur
Qui fait que notre sang à la source du cœur
Reflue... et qu'une étrange et suave accalmie
Endort notre pensée et berce notre vie;

O Jeunesse, ô soleils éteints, bonheurs glacés!..,
Pierre et Jeanne se sont tous les deux fiancés.

Il a mis à son doigt l'anneau de la promesse,
Douce chaîne où son âme est rivée... On les laisse
Librement se parler et s'écouter tous deux,
Et le cœur près du cœur, les yeux cherchant les yeux,
Pierre et Jeanne vivront ainsi, l'un avec l'autre,
Toujours... Ne lit-on pas au Livre de l'Apôtre :
« Heureux ceux dont le cœur est pur, ils verront Dieu ! »
Le cœur de Jeanne est pur, comme le ciel est bleu;
L'âme de Pierre est bonne ; elle sera meilleure,
Quand il aura guéri, jour par jour, d'heure en heure,
Comme un oiseau blessé qui retrouve son nid,
Sa tristesse passée à cet amour béni.
Pierre est joyeux et chante, et sa chanson s'exhale
Comme, au lever du jour, la chanson matinale
Qui sort de terre et va dans les cieux empourprés
Mêler la voix des monts au murmure des prés...

LE CHEMIN DES AMOUREUX

Chanson

Puisque mon âme s'est prise
À la douceur de vos yeux,
Laissez-moi cette surprise
De vous conduire à ma guise
Au chemin des amoureux.

Si vous voulez — l'heure est douce, —
Nous irons cueillir aux bois
La violette qui pousse
Et s'ouvrira dans la mousse
En entendant votre voix.

Nous irons sous la ramée,
Nous nous parlerons tout bas,

Et dans l'herbe parfumée,
Les fleurs, ô ma bien-aimée,
Fleuriront devant vos pas.

Vous êtes une bergère,
Et je suis votre berger,
Nous irons sur la bruyère,
Nouer des brins de fougère,
Avec un ruban léger.

Vous êtes une princesse
Des histoires d'autrefois ;
Au jardin de ma tendresse
Je prendrai pour Votre Altesse
Le lis blanc, la fleur des rois.

En vous voyant, Demoiselle,
La fauvette des buissons
Vous dira la plus nouvelle,
La plus tendre et la plus belle
De ses divines chansons.

Le thym et la marjolaine,
Le muguet et le jasmin

Vous feront, ô châtelaine,
Une gerbe dont l'haleine
Embaumera votre main ;

Et si, près des sources claires,
Vous en parez vos cheveux,
Autour des tiges légères
Les abeilles messagères
Feront bourdonner mes vœux.

Puis, quand vous serez fleurie,
Je vous donnerai la main,
Et traversant la prairie,
Dans la même rêverie,
Nous reviendrons au chemin

Qui se perd sous la ramée,
Au chemin des amoureux,
Vous, songeuse et parfumée,
Moi, l'âme toute charmée
Par la douceur de vos yeux.

Jeanne prend la chanson que Pierre a composée…
Elle l'a lue, en souriant, et l'a posée

Dans un livre entr'ouvert, près de son bouquet blanc,
Puis elle a dit à Pierre, ému, pâle et tremblant :
« J'aime les vers, Monsieur, et je vous remercie,
Vous serez mon poète. » — « Et vous ma poésie, »
Répond-il, et tous deux ont souri...
Souriez,
O jeunes gens, soyez heureux, vivez, croyez,
Vivez dans l'avenir et croyez à vos rêves,
Savourez lentement l'oubli des heures brèves :
Le parfum du bonheur s'évapore en un jour,
Et ces fleurs du bon Dieu, la Jeunesse et l'Amour,
Se fanent promptement dans la triste vallée
Où l'eau de notre vie est bien vite écoulée ;
Tandis que l'heure est douce, ô jeunes amoureux,
Sous notre ciel changeant hâtez-vous d'être heureux !

Pierre est heureux ; il est avec la bien-aimée...
Il revient chaque jour, à l'heure accoutumée,
Pour suspendre ses yeux à ce regard charmant,
Chaque jour il revient plus tendre et plus aimant.
On lui donne sa place au cercle de famille,
On rit, on parle, on lit quelque histoire... L'aiguille,
Qui court sur le cadran avec son pas léger,
Dit que la vie est courte et le temps passager ;

Mais qu'importe le temps qui s'écoule, et la vie
Qui se consume, à ceux dont l'oreille ravie
N'écoute que leur âme et n'entend que le bruit
De ton aile, ô Psyché, qui vole dans la nuit !

Jeanne se met parfois au piano... Près d'elle,
Pierre l'entend chanter, et sa voix lui rappelle
Quelque chose d'ancien et de déjà connu,
Dans un pays... lointain, dont il est revenu
Avec un souvenir d'extase et d'harmonie
Étrange..., un souvenir de douceur infinie
Qui renaît dans son âme et redonne à ses yeux
L'obscure vision d'un temps mystérieux.

Car les bonheurs de l'homme ont en eux ce mystère
D'être un songe du ciel qui s'achève sur terre :
Fantômes d'un passé charmant ou rêves d'or
D'un avenir divin, mais qui n'est pas encor,
Ils prolongent ainsi la pauvre vie humaine
Dans une autre existence abolie ou prochaine ;
Ils sont les fils tissés d'un rayon de soleil,
Qui rattachent nos cœurs au paradis vermeil
Où viennent, deux à deux, les âmes assorties
Échanger le mystique anneau des sympathies ;

Et ces rayons, mêlés à la trame des jours,
Que nos yeux d'autrefois reconnaissent toujours,
Nous font, dans une douce et vague rêverie,
Entrevoir de nouveau l'éternelle patrie
Où nous rêvions hier et rêverons demain
D'un bonheur sans limite et d'un amour sans fin.

Mais septembre s'achève, et déjà les soirées
Sont plus longues ; déjà, toutes décolorées,
Les feuilles tristement commencent à pleuvoir
Sous le vent du matin et l'haleine du soir.
L'homme devient plus grave au déclin de l'année,
Et Pierre, gravement, après chaque journée,
S'entretient avec Jeanne, en lui tenant la main,
De leur voyage à deux sur le même chemin,
Des tâches à venir, des projets et des rêves,
De l'existence, avec ses labeurs et ses trêves,
Et d'un nid à bâtir, bien commode et bien doux,
Loin des bruits indiscrets et loin des yeux jaloux,
Pour que, s'il plaît à Dieu de les bénir, à l'heure
Où les enfants viendront égayer la demeure,
La demeure soit prête et les grains épargnés
Pour donner la pâture aux enfants nouveau-nés.
Et Jeanne : « Nous n'aurons tous deux qu'une seule âme,

« Car je serai pour vous, Pierre, une bonne femme...
« Puisque vous avez pris ma main dans votre main,
« Gardez-la. Qu'aujourd'hui soit semblable à demain !
« Voilà mon rêve aussi ; je n'en ferai pas d'autre.
« Ma vie est désormais enchaînée à la vôtre,
« Vous serez le travail, et je serai l'amour,
« Et Dieu nous donnera le pain de chaque jour. »

La voix de Jeanne est grave en disant ces paroles,
Grave et pleine ; elle n'a rien de ces voix frivoles
Qui parlent de bonheur et d'amour follement,
Comme on raconterait le songe d'un moment.
Elle sait que la vie est une chose austère,
Que c'est l'ordre d'en haut et la loi de la terre
De poursuivre chacun notre tâche ici-bas
Et de nous reposer en serrant dans nos bras
Celle que nous aimons d'une amour infinie
Et les enfants éclos de cette amour bénie ;
Elle sait que la femme et l'homme, tous les deux,
Ont une même route à suivre sous les cieux,
Une même prière à dire au même temple,
Un même livre à bien remplir, un même exemple
A bien donner, pour ceux qui naissent de leur sang ;
Que toute la vigueur de l'homme en traversant

Ce désert d'exilés qui s'appelle le monde
Est de se soutenir par une foi profonde
Dans un cœur dévoué qui bat auprès du sien,
Et que la route est dure, et que l'homme n'est rien,
Si, pour passer le fleuve et franchir la montagne,
Il n'a pas avec lui quelque douce compagne
Dont la lèvre ait charmé sa lèvre et dont la main
Cueille une fleur de songe aux landes du chemin...



III

LA LUNE DE MIEL

LA LUNE DE MIEL

Loin de la rumeur vaine et folle de la ville
Jeanne et Pierre s'en vont dans la forêt tranquille
Se promener, s'asseoir, rêver... Les amoureux
Cherchent l'isolement pour être plus heureux.
Son rideau de feuillage et ses sièges de mousse
Font de la forêt verte une maison très douce,
Un refuge de paix, un nid d'enchantements,
Propice à la tendresse intime des amants.

On est dans la saison de magie où l'Automne
Nuance à l'infini le bois moins monotone :
La pourpre des buissons rouges comme le sang
Tranche sur l'or pâli de l'arbre jaunissant
Et de la frondaison déjà diminuée

Du taillis, où décroît la sève exténuée.
Les rayons du soleil argentent les bouleaux;
Un frisson lent, pareil au murmure des eaux,
Secoue avec un bruit vague et mélancolique
Leur taille souple et leur feuillage métallique.
Pierre et Jeanne, éblouis, se racontent des yeux
Leur extase devant ce décor merveilleux.
Les violons du vent dans les branches froissées
Prêtent un rythme à cet accord de leurs pensées.
La Rêverie, assise au seuil de la forêt,
Pénètre les époux de son charme secret
Qui rend le pas moins brusque et l'âme plus profonde,
Tant il est vrai que l'homme a besoin en ce monde,
Triste ou joyeux, que tout sympathise avec lui
Pour partager sa joie ou bercer son ennui.

Pierre et Jeanne accoudés, rêvent sur la terrasse
D'où l'œil plongeant au loin peut regarder en face
La silhouette immense et vague de Paris.
Son tumulte se perd dans les horizons gris.
Il leur plaît d'avoir fui l'énorme fourmilière
Pour mieux goûter la paix sereine et familière
De leur recueillement et de leurs entretiens.
Ils apprennent ainsi le mépris des faux biens,

Gloriole, richesse inutile et mouvante,
Dont la frivolité se repaît et se vante,
Mais dont le sérieux des cœurs plus délicats
A mesuré le vide et fait si peu de cas.
L'ambition pourtant parle à l'âme de Pierre ;
Il rêve... il veut qu'un jour Jeanne devienne fière
De son nom, de l'anneau qu'elle porte à son doigt ;
Il veut l'entendre, un jour, lui murmurer : « C'est toi
Dont le nom retentit entre ceux qu'on acclame.
Mon cher mari, je suis fière d'être ta femme
Et ton travail m'a fait un sort si glorieux
Que des larmes de joie en montent à mes yeux. »
Mais Jeanne : « Mon ami, notre part est meilleure
Habitons tous les deux dans la même demeure;
Soyons simples et bons; le reste, en vérité,
N'est que fausse apparence et triste vanité. »

Pierre et Jeanne sont seuls dans la forêt charmante
Lorsqu'une vieille femme, aveugle et mendiante,
Les aborde et leur dit tout bas : « La charité ! »
Jeanne l'écoute et lui répond avec bonté,
Lui promet de venir en aide à sa misère.
La mendiante alors, dont les yeux sans lumière
Ne peuvent distinguer celle qui parle ainsi,

Lui dit en s'inclinant devant elle : « Merci
Pour la douceur et pour la bonté de votre âme ;
Vivez longtemps, soyez très heureuse, Madame ;
Je ne suis bonne à rien qu'à plier les genoux,
Mais, ce soir, je dirai ma prière pour vous. »

Le soleil pâlissant va mourir tout à l'heure.
Dans les grands marronniers le vent soupire et pleure,
Les oiseaux sont muets et dorment dans leurs nids,
Le silence s'étend dans les cieux infinis.
Un brouillard transparent flotte sur la vallée.
Jeanne et Pierre pensifs, sous la voûte étoilée,
Adorent la splendeur du chef-d'œuvre de Dieu.
Leur étoile d'amour étincelle au milieu
De l'armée innombrable et claire des étoiles.
Jeanne croit voir la Nuit, blanche sous ses longs voiles,
Lui sourire là-haut dans les cieux argentés ;
Et Pierre l'entretient de ces divinités
Que les yeux d'autrefois dans l'ombre diaphane
Voyaient faire cortège au croissant de Diane.
Il ressuscite, en vers radieux et légers,
Ce peuple de démons, furtifs et passagers,
Que la Grèce faisait jaillir de l'empyrée,
A l'heure où sur les monts descend l'horreur sacrée,

Et dont elle donnait les noms harmonieux
Aux nocturnes flambeaux qui roulent dans les cieux.
Il dit encor les mœurs, les fêtes, les usages,
Depuis le temps lointain et fabuleux des Mages
Jusqu'à la nuit divine où le Petit Enfant
Jeta son premier cri plaintif et triomphant
Dans la Crèche, d'amour et de grâce fleurie,
Entre le bon Joseph et Madame Marie ;
Et ce petit enfant leur présage celui
Qu'ils rêvent, qu'ils auront, quand le jour aura lui,
Où femme épanouie et mère bienheureuse,
Après l'avoir porté dans sa chair radieuse,
Fruit d'amour et portrait vivant de son époux,
Jeanne le chantera, bercé sur ses genoux.

Ils s'aiment... quel besoin des autres, quand on s'aime ?...
On vient les voir. Mais leur contentement suprême
Est d'être l'un à l'autre et de s'appartenir
Sans souci du passé ni peur de l'avenir.
Ils ne sont qu'une chair, une âme, une pensée,
Ils s'aiment. La journée à peine commencée
Glisse, brève et rapide, et, les yeux dans les yeux,
Le cœur auprès du cœur, absorbés, oublieux,
Que le jour recommence ou que le jour s'achève,

Ils ont la même ivresse et font le même rêve,
Dans cet emportement de leur félicité
Qui les entraîne, comme un navire enchanté,
Vers des îles de joie et de béatitudes
Où les attend l'Amour, Prince des solitudes,
Et vers de beaux jardins, larges comme le ciel,
Où fleurit le rosier du désir éternel.

L'heure passe, toujours brève et toujours heureuse,
Dans ces enivrements de tendresse amoureuse.
Tous les deux sont ardents et jeunes : les accords
Si rarement parfaits des âmes et des corps
Réalisent pour eux toute leur harmonie.
Dans un baiser sans fin la bouche s'est unie
A la bouche ; les yeux sont noyés dans les yeux
Et se mouillent parfois de pleurs silencieux.
Le frisson de sa chair et le vœu de son âme
Font palpiter l'époux près de sa jeune femme ;
Il tressaille et s'émeut à chacun de ses pas.
Il ne peut se tenir de prendre dans ses bras
Le corps délicieux qui fait toute sa joie
Et l'entraîne, en riant, comme une douce proie,
Vers le lit nuptial et les transports charmants,
Qui sont la fête, exquise et folle, des amants.

Rien d'impur ne se mêle à ces chaudes ivresses.
Pierre ne voudrait pas profaner de caresses
Indignes ce corps jeune, aimable et respecté,
Qu'il a pris dans la fleur de sa virginité.
Les époux ne sont pas de ces amants vulgaires
Que la chair seule irrite et qui ne songent guères
Qu'à satisfaire, en un éclair de volupté,
L'obscur et bref désir dont le corps est hanté.
Pierre est grave et pudique : il aime trop sa femme
Pour s'en faire un jouet lascif; il ne réclame
De celle qui sera le charme de ses yeux
Que le don d'elle-même, auguste, sérieux
Comme un acte sacré, presque comme un mystère,
Que Dieu même permet aux enfants de la terre,
Pour que l'homme, au début du voyage des jours,
Trouve dans la douceur de ses jeunes amours
Une raison de croire et de vivre, une chaîne
Qui rattache son être à la famille humaine,
Et se crée un foyer, chaste et religieux,
Qui conserve l'espèce, en le rendant joyeux…

Pierre et Jeanne ont fini leur première semaine.
Il faut partir… aller vers la joie ou la peine,
Vivre, en un mot. Adieu la forêt et le ciel

Où montait le croissant de leur lune de miel.
Les deux époux iront habiter en Bretagne,
Pierre y rejoint son poste et Jeanne l'accompagne.
« Dieu nous garde ! », dit-elle une dernière fois,
Après avoir revu la terrasse et les bois…



IV

LE FOYER

LE FOYER

Si les riches savaient comme il faut peu de chose
Pour être heureux, combien, même chétive et close,
La vie est radieuse et bonne à peu de frais !
Un rayon de soleil et quelques fleurs auprès
D'un livre sur la table humble et laborieuse
Où le mari travaille, où la femme joyeuse
Regarde son mari travailler, en l'aidant
D'une parole tendre et d'un sourire aimant ;
Non, il n'en faut pas plus : l'heure s'ajoute à l'heure,
La nuit tombe et l'amour parfume la demeure.

Pierre et Jeanne, légers de meubles et d'argent,
N'éprouvent pas de honte à vivre simplement.
Ils habitent un coin silencieux de Nantes.

En province la vie a des heures charmantes,
Pleines de paix, de calme et de sérénité,
Comme un ruisseau limpide en un val écarté.
Quand Pierre est de loisir, sa tâche terminée,
Les deux époux s'en vont au bout de la journée
Blottis l'un contre l'autre et se parlant tout bas,
Rue à rue et quartier par quartier, pas à pas,
Reconnaître la ville où leur amour se cache.
Personne ne les voit, personne ne s'attache
A leur suite et ne vient déranger leur chemin.
Ils se parlent des yeux et se pressent la main
Lorsqu'ils sont amusés et pris par quelque chose,
Un aspect de la ville, une figure rose
De Bretonne, aux cheveux de lin, à la croix d'or,
Coiffe blanche et qui tremble au vent ; ou bien encor
Une vieille maison d'antan, lambeau d'histoire ;
Les bateaux amarrés sur le quai de la Loire,
Le quai lui-même, avec son odeur de goudron,
Les mariniers au teint de brique, au petit front
Bas et têtu, tanné par le vent des orages,
Et qui fument assis sur des ronds de cordages.

Pierre veut suivre Jeanne à la Provision.
C'est le nom du marché nantais… La vision

De la place lui semble étrange et surannée.
Tous les matins, d'un bout à l'autre de l'année,
Des Bretonnes sont là, placides, l'air dolent,
Le parler rare, l'œil voilé, le geste lent,
Sans chercher à saisir le client au passage
Et rigides dans leurs grands manteaux de village,
L'une avec sa volaille et sa bannette d'œufs,
L'autre ses fruits, son beurre et son miel. Tous ces yeux
Ont la triste douceur des âmes résignées
A dévider le fil banal des destinées.
Elles servent sans bruit, presque sans mouvement,
Tendent la marchandise et reçoivent l'argent.
La plupart, front baissé, sont assises par terre
Et semblent ruminer un rêve solitaire.
Comme on est loin de ces marchés du clair Midi
Où la parole chante, où le geste est hardi,
Et quel contraste avec les rumeurs de la rue
Dans Paris, brouhaha, charrettes et cohue!...
Jeanne y songe et s'amuse, au bras de son ami,
De ce marché nantais, qui sommeille à demi!

Un peu plus loin, c'est le marché des poteries,
Des plats de terre brune et des cruches fleuries,
De la vaisselle peinte aux couleurs d'autrefois.

Jeanne parle aux marchands avec sa douce voix,
Achète ce qui manque aux besoins du ménage,
Car elle tient la bourse et fait très bon usage
Du tout petit avoir de la communauté.
Pierre, qui voit des fleurs, en prend de son côté,
Une gerbe pour Jeanne ; elle, plus économe,
Se fâche du présent et gronde son cher homme,
Puis l'embrasse et son cœur trouve un luxe infini
Dans ce simple bouquet qui fleurira son nid.

Les deux époux sont faits à leur petite vie
Régulière, paisible et pleine d'harmonie.
Trois chambres, une salle à manger, voilà tout !
Le budget n'est pas gros, mais Jeanne vient à bout
De tout prévoir, de tout régler, de tout conduire,
Et Pierre confiant se plie à cet empire
Si grave et si charmant que chaque heure du jour
Voit grandir son respect et croître son amour.
Pour cabinet il a la chambre de sa femme.
Le soir, elle s'endort avant lui, la chère âme,
Par sagesse, dit-elle, et par fatigue aussi,
Lasse de tant de soins et de tant de souci ;
Et lui, sous l'abat-jour de sa lampe fidèle,
Travaille, pense, lit et médite auprès d'elle.

Il s'interrompt parfois pour aller l'embrasser,
Jeanne l'écarte et fait semblant de le chasser,
« Soyons sages ! » Bientôt la sagesse s'oublie ;
Ils cèdent tous les deux à la chère folie ;
Pierre implore sa femme avec des mots très doux.
La lampe meurt... La nuit rend leurs baisers plus fous
Et quand luit la clarté vermeille de l'Aurore
Dans les bras l'un de l'autre elle les trouve encore.

C'est l'été de Novembre et de la Saint-Martin.
Quand le ciel leur paraît engageant, le matin,
Dès l'aube, les époux font de petits voyages
Et vont se promener jusqu'aux prochains villages.
Ils partent. Quel bonheur de cheminer ainsi
A l'aventure, sans bagage et sans souci,
De vaguer librement dans la bonne campagne !
Ils aiment tous les deux ces coteaux de Bretagne
Où, dans la pureté des calmes horizons,
Blanchissent çà et là de petites maisons,
Où la lumière, fine et douce, tamisée
Par la Loire fumante et sa brume irisée,
Dore dans le lointain le fantôme d'un bois,
Effleure les clochers ou caresse les toits,
Et, le long des chemins, baigne de reflets roses

Les sentiers blancs et les prés verts. Hommes et choses,
Tout les arrête et tout les amuse en passant :
Un chariot, qui vient cahin-caha, grinçant,
Et dont un vieux Breton excite l'attelage,
Sans se fâcher, le pas traînant et la voix sage ;
Un convoi d'animaux qui se rend au marché ;
Un coq, luisant et fier, sur un mur ébréché ;
Une chèvre que mène au pré, blonde et gentille,
Sa vergette à la main, une petite fille
En jupon rouge, ouvrant de grands yeux ingénus
Quand elle voit des gens qui lui sont inconnus ;
L'auberge du village avec sa branche verte
Et, dans le bâillement de la porte entr'ouverte,
L'hôtelière aux bras nus, qui descend l'escalier
Pour chasser une poule ou servir un roulier.

Pierre et Jeanne se sont attablés dans l'auberge,
A deux pas du chemin de halage, et la berge
Qui s'aplatit et fait un coude en cet endroit
Les laisse apercevoir en face d'eux, tout droit,
Au loin, la fuite bleue et souple des collines.
Le soleil de midi frappe sur les ruines
D'un vieux château, débris des guerres d'autrefois ;
Des mariniers joyeux, chantant à pleine voix,

Halent un lourd chaland qui remonte le fleuve.
Le temps est radieux, l'auberge claire et neuve.
L'hôtelière prépare et sert le déjeuné.
Jeanne et Pierre, un peu las d'avoir tant cheminé,
Font honneur au repas très simple qu'on leur donne,
La gaîté le prolonge et la faim l'assaisonne,
Puis, la faim apaisée, ils remontent s'asseoir,
Pour regarder encore, en la douceur du soir,
Ce pays dont la grâce intime les pénètre,
Dans une chambre haute, auprès d'une fenêtre
D'où les yeux, embrassant des horizons nouveaux,
Voient le cadre changeant du fleuve aux belles eaux,
Les peupliers sortant des îles de verdure,
Les bouleaux fins, à la légère chevelure,
Des vaches dans un pré, criblé de poudre d'or
Par la gloire enflammée où le soleil s'endort ;
Et, derrière un rideau de brumes nonchalantes,
La silhouette grise et confuse de Nantes...

Ils reviennent à l'heure où le soleil éteint
Laisse traîner à peine un rayon incertain,
Mauve et lilas, qui peu à peu se décolore...
Au retour, les époux s'entretiennent encore
De leur petit voyage et de ce qu'ils ont vu.

Voici le faubourg noir et son grand chemin nu.
Ils rentrent dans la ville à la première étoile.
Une femme du quai raccommode une toile
Sur le pas de sa porte; elle les voit heureux
Et leur dit en riant : « Bonsoir les amoureux ! »
Jeanne fait un salut à cette bonne femme
Et Pierre lui répond gaîment : « Merci, Madame. »
Tous les humbles, calfats, portefaix, ouvriers,
Sortent de leurs bateaux ou de leurs ateliers ;
Les fenêtres du port s'éclairent une à une ;
Dans le ciel souriant monte la bonne lune.
Les époux, au sortir du quartier populeux,
Sont émus de pitié pour ces laborieux
Dont la vie est si pauvre et la tâche si rude.
Heureux de regagner leur chère solitude,
Ils se disent : « Combien changeraient avec nous
Et comme il est humain de devenir jaloux,
Méchant même, devant le bonheur qu'on envie,
Quand on baisse le dos sous le poids de la vie ! »
Et ce dernier voyage en pleine pauvreté
Leur apprend ta leçon divine, ô Charité !

« Oui, que chacun de nous fasse du bien aux autres,
Selon le mot du Christ et la loi des Apôtres, »

Dit Jeanne, quand elle est rentrée à son logis.
C'est ainsi que l'amour dans les cœurs élargis
Fait germer la bonté pitoyable, attendrie,
Tandis que l'âme sèche, égoïste et flétrie,
Comme un figuier stérile et comme un bois maudit,
Ne porte pas de feuille et ne donne aucun fruit.



V

L'ENFANT

L'ENFANT

Jeanne a la certitude heureuse d'être mère.
Pierre chante de joie ; elle n'est pas moins fière
De ce fruit de l'amour qu'elle porte en ses flancs,
Qu'elle verra bientôt, dans de frais rideaux blancs,
Dormir les poings en l'air et la figure rose.
Elle se sentait lasse et dolente, sans cause ;
Elle n'osait pas croire à ce grand bonheur-là ;
Elle espérait, toujours incertaine, et voilà
Que dans sa chair joyeuse a remué la vie.
Même pâle et souffrante elle est toute ravie ;

Ses désirs sont remplis et son bonheur complet ;
Elle ne pense plus qu'à son enfantelet.

Le foyer sans berceau n'est qu'un nid solitaire.
C'est l'ordre de là-haut et le vœu de la terre
Que l'homme se marie en sa jeune saison,
Qu'il féconde la femme et que, dans la maison,
Le nouveau-né, la fleur d'amour, garçon ou fille,
Vienne perpétuer la race et la famille.

Celui-là ne sait pas, qui n'a pas eu d'enfant,
Combien c'est un orgueil naïf et triomphant
Que de se voir revivre en une créature
Qui vous doit tout, le sang, le jour, la nourriture,
Marche à votre rencontre avec de petits pas,
Vous ouvre de grands yeux, vous tend de petits bras,
Vous dit le nom très doux et qu'on lui fait redire
De père, vous sourit et vous voit lui sourire.
Il ne sait pas non plus ce que de jour en jour
Vous coûte de soucis, de tendresse et d'amour
L'enfant, fragile et cher, même avant que de naître,
Et quand il est à peine une ébauche de l'être,
Une vie incertaine, un germe, un embryon,
Comme le grain de blé qui dort dans le sillon.

Jeanne est sûre d'avoir une petite fille.
Elle la voit déjà blanche, frêle et gentille,
A sa mamelle, avec ces regards étonnés
Et fixes, comme en ont les enfants nouveau-nés.
Elle espère, elle veut la nourrir elle-même,
Car il semble aux mamans que leur enfant les aime
Et leur appartient mieux quand il a pris leur sein
Et qu'il devient toujours plus robuste et plus sain
Lorsqu'elles l'ont, malgré les soucis et les peines,
Abreuvé, de longs mois, du pur sang de leurs veines.

Jeanne, qui sort très peu de son appartement,
Brode, coud, se dépêche, en petite maman
Active et veut que rien ne manque à la layette.
Comme l'enfant sera rayonnante et proprette
Dans la flanelle blanche et dans les chaussons blancs;
Comme elle agitera ses petits bras tremblants
Qui jailliront tout nus des chemises à ruches!
Pierre admire en riant un tas de fanfreluches
Et gronde doucement sa femme : « Il ne veut pas
Que Jeanne s'évertue et couse à tour de bras;
Elle use trop ses yeux à tenir son aiguille,
Vraiment c'est bien assez de choses pour sa fille;
A parer leurs enfants, fillettes et garçons,

Les mamans d'aujourd'hui mettent trop de façons. »
Mais Jeanne lui répond : « Voulez-vous bien vous taire,
Vilain méchant, mauvais époux et mauvais père,
Nous savons mieux que vous, qui faites l'entendu,
Ce qu'il faut pour vêtir un petit enfant nu. »
Pierre approuve et tous deux, oh ! la douce soirée,
Ils chérissent déjà cette tête adorée
Que leur rêve imagine, et croient la voir entre eux,
Soleil de la maison, leur réjouir les yeux.

Jeanne attend son enfant pour la fin des vacances ;
C'est le terme prévu des longues espérances.
Comme elle ne pouvait aller jusqu'à Paris
Et qu'on craignait pour elle un voyage entrepris,
Tout son monde, sa mère et ses sœurs et ses frères
Se sont rendus près d'elle et ces figures chères
Dont le retour est un premier contentement
Fêteront la venue heureuse de l'enfant.

Jeanne vient d'émigrer vers la verte colline
De Chantenay : le site est charmant, on domine
Les rives de la Loire et de jolis vergers,
Clos de petits murs blancs, doucement étagés,

Qui vont en dévalant jusqu'au bas de la côte.
La maison est riante et, dans la chambre haute,
Jeanne et Pierre attendront le jour prédestiné
Qui leur apportera le petit nouveau-né.

L'enfant est né, superbe, et la jeune accouchée
Languissante, mais brave et forte, est moins touchée
De ce qu'elle a souffert que d'avoir enfin vu
Jaillir hors de sa chair ce petit être nu
Qu'elle a si tendrement couvé dans ses entrailles.
Elle parle déjà du jour des relevailles,
Le lait monte : fidèle à son pieux dessein,
Elle veut, elle prend sa fille sur son sein
Dont elle tend la fraise à sa petite lèvre,
Sans compter la fatigue et sans craindre la fièvre.
Plus tard, on lui permet de descendre au jardin.
Pierre et Jeanne s'en vont, en se prenant la main,
Contempler tous les deux leur fille qui sommeille,
Le nez dans l'oreiller, la joue en fleur, vermeille
Comme une pêche ou comme un brugnon et rêvant
D'on ne sait quoi de vague au murmure du vent.
Oncles, tantes, les deux grand'mères, tout le monde
Est rempli d'une extase amoureuse et profonde
En face du chef-d'œuvre incomparable et frais

Dont chacun exagère et vante les progrès.
On adore à l'envi la frêle créature :
« Elle est mignonne et prend très bien la nourriture ;
Elle est sage et facile ; elle écoute, elle rit ;
Elle a bon caractère ; elle aura de l'esprit. »
C'est un gazouillement près de sa jeune tête.
La maman a voulu qu'on la nommât Pierrette,
Du nom de Pierre ; elle a fait choix de ce nom-là
Dès l'heure de promesse où son flanc remua.
Va pour Pierrette... Et c'est ainsi, Mademoiselle,
Que vous rentrez pompeuse en robe de dentelle,
En bavette brodée, oiseau, fleur et bijou
D'une mère joyeuse et d'un père un peu fou,
Avec vos grand'mamans, vos oncles et vos tantes
Dans les murs réjouis de la maison de Nantes.

Chère maison de paix et de bonheur, maison
Où Pierre est le travail, où Jeanne est la raison,
Et leur enfant le doux espoir qui les rassemble,
Fais que Pierrette un jour à sa mère ressemble,
Garde-les bien, défends-les bien et sois toujours
Le nid tiède et sacré de leurs jeunes amours.

Pierrette est grande ; elle a trois mois ; on la promène ;
Sa mère la conduit, son père la ramène.
Tous les deux tour à tour la prennent dans leurs bras.
Bien qu'elle soit robuste, elle ne pourrait pas
Affronter tous les temps, et les froids de décembre
Retiennent la mignonne et sa mère à la chambre.
On met pour elle un grand tapis sur le plancher,
Elle apprend à rouler et s'exerce à marcher,
Agrippe hardiment les bâtons d'une chaise.
Sa petite maman la tient en riant d'aise
Et, le soir, comme Pierre, au bout de ses travaux,
Range de vieux papiers ou des livres nouveaux,
Entre le feu qui flambe et la lampe qui brille,
Elle fait au papa l'histoire de sa fille.

Doux entretiens du soir, bonheur grave et profond.
Elle parle, il écoute et leur âme se fond
Dans ce miel partagé de leur béatitude.
Dès les commencements ils ont pris l'habitude
Avant d'aller dormir de faire ce retour
Intime et familier sur les choses du jour.
Jeanne appelle cela le journal de sa vie.
Le passé disparu, la route parcourue
Pas à pas, deux à deux, reparaissent ainsi,

Avec tous leurs moments de joie et de souci,
Et, d'étape en étape, au cours de leur voyage,
Les cœurs associés se mêlent davantage.

Et quelle place tient l'enfant dans la maison !
Pour un rien — les parents sont ainsi — sans raison,
Pour un frisson, pour un soupir, pour une larme,
Le père se tourmente et la mère s'alarme.
Elle crie en dormant ou refuse le sein...
On s'inquiète, on fait venir le médecin :
Le docteur les rassure et les gronde, Pierrette
Reprend sa belle mine et leur fait la risette.
Jeanne après la tétée, un soir, en regardant
De plus près, a vu poindre une première dent,
Et Pierre dit que c'est une dent de sagesse...
Ainsi le mouvement joyeux de leur tendresse
Recommence sans trêve autour de ce berceau
Où dort ce que le monde a pour eux de plus beau,
Du berceau blanc, lien sacré, claire embellie
De rêve dans le ciel incertain de la vie.

Adieu Nantes, adieu la petite maison
Où fleurissait leur joie obscure... l'horizon
Va changer, mais leur foi demeurera la même,

Jeanne dit : « Sois robuste et confiant : je t'aime. »
Lui, devant la fournaise ardente de Paris,
Jure, un éclair d'acier au fond de ses yeux gris,
D'y forger l'avenir avec toute son âme
Pour sa petite fille et pour sa chère femme.



VI

LE GARÇON

LE GARÇON

En l'honneur de mon garçon,
Je veux faire une chanson
Légère
Que, le soir, en l'endormant,
Lui chantera doucement
Sa mère.

Fais dodo, mon cher petit,
Pour avoir bon appétit,
Ensuite
Ta maman t'allaitera
Ton père te chantera :
Dors vite.

Dors, ton cœur auprès du mien.
Quand les enfants dorment bien,
Très sages,
Noël étale à leurs yeux
Son grand livre merveilleux
D'images.

Les petits, comme tu l'es,
Il les emmène dans les
Étoiles
Et fait aux grands des cadeaux
De tambours et de bateaux
A voiles.

Mon petit, mon bien, mon roi,
Tous les tiens sont près de toi,
Regarde !
Et ta petite maman,
Qui t'aime si tendrement,
Te garde.

L'enfant que Jeanne appelle ainsi son roi, son bien,
Pierrette « le petit », Pierre « mon Parisien »,
Est beau comme une étoile et sa maman l'adore.
On l'appellera Jean. C'est la nouvelle aurore

Qui se lève pour eux dans la douceur du ciel
Et le nouveau rayon de leur lune de miel.
On roule le berceau près du lit de la mère
Et Pierrette bourdonne à côté de son frère.
Jeanne ne souffre pas que son enfantelet
Épuise un autre sein et boive un autre lait
Que le sien ; elle a dit sa volonté formelle.
Pour la dissuader de sa tâche nouvelle
On la grondait un peu, mais elle a prétendu
Que c'était son devoir et que c'était son dû.

Elle veut bien partir deux mois à la campagne
Se gonfler d'air plus pur ; son mari l'accompagne ;
Ils émigrent, ravis d'aller, comme autrefois,
Voir des prés verts, des eaux courantes et des bois.
Un village, perdu dans une humble vallée
Où la Bourgogne à la Champagne s'est mêlée,
Un pays tout en vigne où les ceps vigoureux
Mûrissent au soleil sur les coteaux pierreux ;
Un rideau de sapins, en haut de la colline,
Où les souffles de l'air se chargent de résine,
Et, derrière, les bois lointains, dômes épais,
Temples de rêverie et refuges de paix
Dont frissonne et bruit, quand l'autan les évente,

Là-bas, à l'horizon, la ceinture mouvante.
C'est le pays de Pierre, un peu de Jeanne aussi.
En la voyant les gens pensent : « Elle est d'ici,
Puisqu'elle nous connaît ; c'est une bonne dame :
La douceur de ses yeux vient de sa douceur d'âme. »
Elle leur parle avec des mots encourageants,
Ne montre aucun mépris pour les petites gens,
Sans rien de la frivole et sotte Parisienne
Qui les juge d'une autre argile que la sienne,
Parle du bout des dents et marche à petits pas,
Vise à les éblouir avec ses falbalas,
Minaudière, moqueuse et hautaine, occupée
A promener partout ses robes de poupée...

Jeanne et Pierre s'en vont dès l'aube, tous les deux,
Se perdre dans le fond des bois silencieux.
Pierre, qui les connaît dès sa première enfance,
Conduit sa femme à ces amis pleins de silence
Et de secrets qu'elle aime et visite avec lui.
Jadis il leur disait sa peine et son ennui,
Lorsqu'il rêvait déjà d'une Jeanne lointaine,
Tantôt sous les tilleuls qui bordent la fontaine
De Saint-Hubert, tantôt dans le val mal tracé
Qui va du bois d'Arvaux aux crêtes de Grancey.

Il leur dit maintenant : « Confidents de ma peine,
Chantez sa bienvenue à la dame, à la reine
Que je viens vous conduire et dont les yeux charmants
Aiment vos frondaisons et vos frémissements. »
Le lendemain, ils vont chercher un autre asile
Dans les sapins chantants du bois de Comméville.
Jeanne voit à ses pieds le pays, qui s'étend
De Noiron qui se tasse, au bas, jusqu'à l'étang
De Marcenay, qui luit dans la brume bleuâtre.
Comme un lingot d'argent auprès d'un feu de pâtre.
Pierre nomme tous les villages qui s'en vont
Depuis ce premier plan jusqu'à l'arrière-fond,
Toits moutonnants, que leur clocher rassemble et mène
Boire, en troupeau serré, dans les eaux de la Seine.
Jeanne remplit ses yeux de ce ciel souriant,
Du soleil incertain qui monte à l'orient,
Déchirant peu à peu l'écharpe que l'aurore
Autour des peupliers veut enrouler encore;
De la Seine qui fuit, des saules chevelus
Qui la font deviner quand on ne la voit plus;
Des prés fumants, semés de vaches, des villages
Dont la tuile rougit au milieu des feuillages.

Le petit Jean profite au bon air : fort et dru,
Il pousse bien, comme un arbuste au bord d'un ru
Dont l'eau fertilisante, en imbibant la terre,
Renfle journellement la sève salutaire.
Il s'amuse de tout, il ouvre de grands yeux
Éblouis et contents à la beauté des cieux.
Pierre voudrait lui faire une âme villageoise,
Où se mêlent un jour la grâce champenoise
La verdeur bourguignonne et le sel de Paris.
Émerveillé, l'enfant pousse de petits cris,
Devant les beaux joujoux de la Mère Nature :
Un rayon de soleil qui dore la verdure ;
Un chant d'oiseau perché sur un arbre ; l'air bleu ;
Une fourmi qui trotte, une bête à bon Dieu
Qui s'enlève ; le vol léger des hirondelles
Qui passent en frôlant le mur à tire-d'ailes.
Son jeune esprit, confus et vague, obscurément
Germe, éclot et fleurit dans cet enchantement.
Plus tard, quand il prendra conscience de vivre,
Au lieu d'être toujours mûré dans quelque livre,
Pour égayer l'ennui stérile des leçons,
Il voudra ressaisir ces chères visions,
Et le frisson du Beau, qui rend l'âme moins triste,
Frémira doucement dans son âme d'artiste.

Sa petite maman le regarde rêver.
Elle-même s'est bien promis de l'élever
Dans la simplicité, la droiture et la joie.
Elle veut que longtemps sa petite âme croie
A la douceur de vivre et que ses jeunes yeux
Ne trouvent rien de laid et de mal autour d'eux.
Elle dit quelquefois à Pierre : « Mon cher homme,
Comme nous sommes bien l'un près de l'autre et comme
Je voudrais que ton fils, que notre enfant, un jour,
Préservé par tes soins, gardé par mon amour
De ce qui rend la vie amère, noire, impure,
Façonné près de nous par la simple nature,
Apprît ce qu'elle enseigne et fût en vérité
Un être de candeur et de sincérité ! »
Et tous les deux, rêvant, Pierre auprès de sa femme,
Cherchent ce qui serait le meilleur pour cette âme,
Suivent leur petit Jean sur ses premiers chemins,
Songent à le garer, dans les sentiers humains,
De tout ce qui déprime et rebute l'enfance,
Afin que, protégé par la longue défense
De l'amour éclairé qui veillera sur lui,
Sérieux sans tristesse et grave sans ennui,
Les yeux clairs, le front haut et l'âme épanouie,
Il trace fièrement la ligne de sa vie

Et soit un brave enfant, vraiment digne de vous,
Jeanne, mère au grand cœur, si vaillant et si doux.

C'est une passion ardente, à rendre Pierre
Un peu jaloux, que la tendresse pour sa mère
Du petit Jean : la mère elle-même sourit
De cette effusion du fils qu'elle chérit.
Lui s'élance vers elle avec toute son âme.
L'écoute, la comprend, la veut... Il la réclame
Et se met à pleurer quand elle n'est pas là.
Elle revient en hâte et lui dit : « Me voilà,
Vilain garçon, soyez tranquille et soyez sage. »
Alors, quand il revoit tout près le cher visage,
Un sourire de joie illumine ses yeux ;
Il a sa mère, il est immobile et joyeux,
Il se blottit contre elle éperdument, il joue
Avec ses cheveux fins, lui caresse la joue
Et, comme s'il craignait de la voir s'envoler,
La serre, l'emprisonne et voudrait lui parler...

Il parle. Il a déjà deux ans et c'est un homme.
Sa mère, glorieuse et câline, le nomme
Toujours : « Mon bien, mon roi, mon étoile et mon dieu. »
C'est un enchantement pour elle et c'est un jeu

De promener les doigts sur sa tête frisée
Qu'elle rebaise encore après l'avoir baisée,
Le soir, de l'endormir avec des mots très doux,
Le matin, de le prendre entre ses deux genoux
Et de le réveiller par de belles images
Qui montrent le Petit Poucet ou les Rois Mages,
« Regarde bien », dit-elle, et Jean répond : « Je vois. »
Mais il aime surtout la douceur de la voix
Maternelle et le son de cette voix charmante
Contribue à lui faire une âme plus aimante,
Tant elle sait mêler dans les moindres propos
La caresse du timbre à la grâce des mots.

Ainsi s'écoule et fuit le bon temps des vacances.
Jours de sécurité, de loisirs, d'espérances,
D'intimité champêtre et de calme horizon
Où l'oiseau du bonheur chantait dans la maison.



VII

LES PENSÉES

LES PENSÉES

Le travail a repris. C'est le temps des soirées,
Des longues nuits de tâche et d'effort, éclairées
Par la lampe qui luit souvent jusqu'au matin.
Pierre s'acharne à son labeur : il est certain
Du grain qu'il doit semer, du sillon qu'il veut suivre.
La plume, le papier qu'elle a noirci, le livre
Ouvert et frais coupé qui couvre le bureau,
Tout annonce la vie active du cerveau
Que ressaisit, après des mois de solitude,
Le vertige attirant et sacré de l'étude.
Une sève nouvelle abonde et coule en lui.
Autrefois il n'était qu'un rêveur : aujourd'hui
Entre sa femme et ses enfants, époux et père,
Il découvre à la vie un aspect plus austère.

Le monde transformé se révèle à ses yeux
Et prend un sens plus grave et plus religieux.
Anneau plus conscient de la famille humaine
Il fait vœu d'employer une part de sa peine,
Puisque l'Humanité veut qu'on s'entr'aide ainsi,
A soulager un peu ses frères en souci.
Jadis, il n'aspirait qu'à la gloire d'écrire,
De traverser son siècle en portant une lyre,
De se réfugier dans un rêve divin,
D'être un trouveur de mots, harmonieux et vain,
Chez qui la vanité de ce rêve égoïste
N'est qu'un souffle de vent dans une âme d'artiste,
Comme le feu follet qui danse sur les eaux
N'est qu'un peu de phosphore aux pointes des roseaux.
A présent il conçoit une meilleure tâche.
« Ce serait, pense-t-il, d'un méchant et d'un lâche
De vivre pour soi seul en oubliant autrui
Et de se contenter de faire un peu de bruit. »

Il songe : « Je veux vivre et penser pour les autres.
Être parmi les doux, les vaillants, les apôtres,
Me vouer avec eux, sans peur et sans regrets,
A l'œuvre indéfinie et sainte du progrès ;
Servir l'humanité, ma nourrice et ma mère,

Aimer chacun de mes compagnons comme un frère,
Ne rien dire, ne rien écrire en vérité
Qui ne soit un profit pour cette Humanité
Pour ce troupeau souffrant d'êtres qui me ressemblent;
Donner un peu de mon courage à ceux qui tremblent,
Un peu de joie à l'âme en deuil, un peu de pain
A l'indigent que Dieu mettra sur mon chemin. »
Sa femme l'entretient dans ces graves pensées,
Et que de fois, après les besognes pressées,
Qui réclament leurs soins et dévorent le temps,
Le soir, l'un près de l'autre, harmonieux, contents,
Ils méditent entre eux cette philosophie
Qui doit être la base et la loi de leur vie,
Bréviaire de force et de sincérité,
Qui tient dans ces deux mots : Justice et Charité !

LE LIVRE DE PIERRE

« Avant de commencer ma veille solitaire
Dans cette paix du soir qui descend sur la terre,
Dans ce bonheur que Jeanne et mes enfants m'ont fait,
Je songe : « Ai-je vraiment mérité le bienfait
« De cette quiétude et de cette harmonie

« Dont je sens près de moi la douceur infinie? »
Et ma pitié s'émeut pour les infortunés
Qui n'ont aucun des biens que le sort m'a donnés.

« La justice, ici-bas, n'est-elle qu'un mensonge,
La chimère, idéale et lointaine, le songe
Des esprits révoltés et des cœurs généreux
Qui trouvent que la vie est dure aux malheureux?
Combien de malheureux gémissent à cette heure,
Vagabondent, privés de gîte et de demeure,
De lumière, de feu, de tendresse et — pourquoi? —
N'ont rien de ce que j'ai, sans valoir moins que moi!
La nature et la loi sont-elles responsables
Du fardeau douloureux de tous ces misérables?
C'est trop peu de les plaindre, il faut les soulager
Et détruire le mal ou du moins l'alléger.
La Nature, sans doute, est coupable en partie
De la surcharge inique et si mal répartie
Qui tombe sur ceux-ci sans peser sur ceux-là,
Puisque l'homme, en naissant au jour, où l'appela
L'obscure volonté de la Cause suprême,
Sans jamais devenir l'arbitre de lui-même,
Vit, du seuil de l'enfance aux portes de la mort,
Sous la contrainte injuste et cruelle du sort.

« On détruit les effets en supprimant les causes.
C'est donc à la Justice à réformer les choses,
A la Science aussi. Les progrès sont trop lents :
Les abus obstinés, les hommes nonchalants
Retardent l'action virile et salutaire.
Il faut renouveler la face de la terre,
Se prendre corps à corps avec la Pauvreté,
L'Ignorance, le Mal, pour que, son joug ôté,
L'homme affranchi, meilleur et plus joyeux, se lève,
Monte, les yeux en haut, vers l'aube de son rêve
Et de ses propres mains bâtisse la Cité
Future où fleurira la jeune Humanité.

« Oui, l'Équité sera le fondement auguste
De la Cité d'espoir, plus riante et plus juste
Que celle où nous vivons en frères ennemis,
Nous disputant, avec des haines de fourmis,
Qui veulent se détruire et se manger entre elles,
Une motte de terre et quelques radicelles.
Le riche est orgueilleux et le pauvre est jaloux,
Hélas ! et devenus l'un pour l'autre des loups,
Ils prolongent sans fin leur querelle acharnée,
Au lieu d'égaliser chacun leur destinée,
Le riche, en empêchant le pauvre d'avoir faim,

Le pauvre, en lui donnant pour un morceau de pain
Le plaisir d'être bon, le luxe incomparable
D'être utile et le droit de dire à son semblable :
« Aimons-nous, puisque j'ai chassé de ton chemin
« L'amer et douloureux souci du lendemain. »

« La Science, à son tour, réformera le monde.
Elle est active, elle est prévoyante et féconde,
Et l'homme deviendra meilleur quand il suivra
Le chemin de bonté qu'elle lui montrera.
Elle supprimera peu à peu l'Ignorance
Qui dort, les yeux éteints, sur son lit de souffrance,
Les idoles, l'erreur, le mensonge et la nuit.
Elle sera le pur flambeau qui nous conduit
Non pas vers le mirage illusoire du rêve,
Mais au Progrès, certain et précis, qui se lève,
Voulu par les savants, réalisé par eux,
Sur l'horizon plus clair d'un temps plus sérieux.
Les dieux s'en vont : la foi ne fait plus de miracles ;
Les temples sont déserts : on n'entend plus d'oracles ;
Comme un bois mort, qui tombe à l'arrière-saison,
La Croix même vacille et penche ; la Raison,
Voilà le nouveau culte et la dernière Idole ;
Mais celle-là n'a rien du mythe ou du symbole ;

Affamés de réel, les hommes d'aujourd'hui
N'ont que le vrai pour guide et la loi pour appui. »

LE LIVRE DE JEANNE

« La Justice n'est pas la reine de ce monde,
La Science non plus. La vie est trop profonde,
Trop obscure et trop brève aussi, pour que nos yeux
Se collent à la terre en oubliant les cieux.
La Justice absolue et pure n'est qu'un songe,
La Science infaillible est un autre mensonge ;
Le réel trop étroit a l'air d'une prison
Et le cœur en révolte échappe à la raison.
Il faut que la Pitié touche le cœur des hommes.
Voyageurs inquiets et chétifs que nous sommes,
Sous la tente de toile où nous vivons un jour
Nous avons tous besoin de tendresse et d'amour.

« La Charité n'est pas une aumône perdue,
Un peu de pain saisi par une main tendue,
Une obole distraite et jetée en passant

Par le riche joyeux au pauvre gémissant;
C'est le lien sacré d'un homme avec un homme,
Le pacte fraternel de l'espèce, la somme
De nos devoirs constants envers notre prochain
Dans cette halte brève entre hier et demain,
Qui s'appelle une vie et ne dure qu'une heure;
C'est l'éternelle Loi, combien supérieure
A ces cadres mouvants et fragiles des lois
Qui passent comme nous et changent tant de fois.

« La Charité mettra plus de douceur dans l'âme;
La pitié pour l'enfant, la pitié pour la femme,
L'assistance promise à tous les malheureux,
Relevés, secourus par les cœurs généreux,
Embelliront enfin la route de la vie.
La Bonté, désarmant la rancune et l'envie,
Luira sur tous les fronts, même sur les plus bas.
Las de s'exterminer dans d'éternels combats,
Honteux d'ensanglanter la robe de la terre,
Les peuples dégoûtés par le sang et la guerre,
Regarderont sourire avec sérénité
Votre aube fraîche, ô Paix divine, ô Charité,
Qui chanterez, parmi les cités fraternelles,
La vendange prochaine et les moissons nouvelles,

Au lieu du cri féroce et du geste inhumain
De la guerre qui hurle, une torche à la main.

« Femme heureuse, je n'ai désormais d'autre envie
Que de goûter la joie obscure de ma vie ;
Je ne demande rien à la bonté de Dieu
Que de me conserver, comme en ce coin du feu
D'où monte à lui, ce soir, ma prière exaucée,
Tout ce qui fait le cher objet de ma pensée,
Mes enfants, mon mari, ma richesse et mon bien.
Mes souhaits sont comblés et je n'attends plus rien.
Mais, tout autour de moi, combien de pauvres femmes
Sans mari, sans enfant, seules ou dont les âmes
Que la honte flétrit, comme un serpent caché,
Sont lourdes d'infamie ou noires de péché !

« Je voudrais consoler ces pauvres créatures,
Adoucir, si je puis, leurs maux et leurs tortures,
Laver, comme autrefois, le bon Samaritain
Les lèvres de leur plaie avec l'huile et le vin,
Et remercier Dieu des grâces qu'il me donne
En craignant de haïr ou d'offenser personne.
Je voudrais que ma fille apprît la charité,
Mon fils la sympathie et la fraternité,

Pour que, nourris du lait de la tendresse humaine,
Incapables de mal, impropres à la haine,
Faisant de la bonté leur principe et leur foi,
Ils soient de braves gens, comme leur père et moi.

« Oui : la Bonté toujours sereine, inaltérable,
Prête à tout, et qui plaint même le misérable,
Le déchu, l'avili, le criminel enfin ;
Qui ne se borne pas à soulager la faim,
Mais qui vient au secours des plus noires détresses,
Avec tous ses pardons et toutes ses tendresses,
Voilà l'espoir du monde et la réalité
La plus visible et la plus sûre — la Bonté !

« Soyons très doux, très bons, rebelles à l'injure,
Pleins de compassion pour chaque créature ;
Brûlons l'herbe mauvaise et semons le bon grain,
Mais que ce ne soit pas avec un soc d'airain
Que nous arracherons des âmes, même ingrates,
Où le mal a poussé des tiges scélérates,
Le chardon, l'aconit, la ronce et les cailloux ;
Parlons, même au méchant, avec des mots si doux
Qu'il sentira, honteux de ses fautes passées,
Le repentir germer au fond de ses pensées.

Afin que nos péchés nous soient un jour remis,
Pardonnons sans regret même à nos ennemis ;
N'ayons pas de dégoût, de haine et de huée
Même pour le lépreux et la prostituée.
Les cœurs épanouis fleuriront chaque jour
Sous le rayon béni de ce soleil d'amour,
Alors la Charité triomphante et parfaite
Aura sauvé le monde et, dans ces temps de fête,
Que mon espoir devine et que mon cœur attend,
Le talon de la Femme écrasera Satan. »



VIII

LES RÊVES ET LES JOIES

LES RÊVES ET LES JOIES

Nos rêves sont toujours une part de nous-mêmes,
La meilleure peut-être et nos plaisirs suprêmes,
Nos plus chères et nos plus douces visions
Nous viennent de la joie et des illusions
Dont l'art émeut nos sens et notre fantaisie.
Pierre, artiste et rêveur, aime la poésie,
Les grands livres sacrés qui donnent au cerveau
L'émotion, poignante ou joyeuse, du Beau,
Les tableaux, la musique et les nobles statues
D'autrefois, Polymnie ou Diane, vêtues
De leur robe ondoyante et souple dont les plis

Sont un ajustement de rythmes accomplis.
Cette ferveur du Beau qui réjouit son âme,
Il aime à la sentir près de sa chère femme,
Et ces deux cœurs d'époux, très gravement unis,
Partent d'un même essor vers les cieux infinis
Où monte le cheval ailé de leur pensée,
Comme jadis, avec Andromède et Persée,
Pégase, ouvrant son aile et repoussant le sol,
Vers les horizons bleus prenait un large vol.

Pierre et Jeanne ont tous deux la passion du livre.
Le soir, auprès du feu, quand on commence à vivre
La douce vie intime et pensive, tous deux,
Comme deux écoliers qui seraient amoureux
L'un de l'autre, et, parfois, s'interrompant de lire,
Pour se donner une heure ardente de délire,
Ils lisent, côte à côte, enlacés tendrement,
Leur livre, triste ou gai, douloureux ou charmant.
Ils se donnent surtout aux poètes de l'âme
Qui disent les tourments du cœur, la sombre flamme
Que jettent ici-bas les feux des passions,
Le cruel mal d'aimer et ses tentations,
Les tragiques, contant les drames de la vie,
Les lyriques, dont l'aile emporte le génie

De quelque cime claire à quelque océan noir,
Les uns, les plus touchants, tristes comme le soir,
Les autres, reposants et frais comme un doux rêve
Ou comme la blancheur du matin qui se lève.

Le dimanche, souvent, quand les enfants joyeux
Sont avec la grand'mère ou qu'elle vient chez eux,
Pierre et Jeanne s'en vont faire visite au Louvre.
« Jeanne s'instruit », dit-elle, et lorsqu'elle découvre
Un chef-d'œuvre ignoré qu'elle n'avait pas vu,
Pierre aime à retrouver dans son œil ingénu,
Dont le regard sourit aux toiles caressées,
Le mouvement secret de ses propres pensées.
Ainsi, tout un hiver, Rembrandt et Léonard
Les ont initiés au mystère de l'Art.
Ils ont aimé ton fin sourire, ô *Monna Lise*,
Ta bouche dont l'énigme est toujours indécise,
Dame à la rêverie étrange, dont les yeux
Ont un regard si tendre et si mystérieux ;
Et vous, maître pensif et doux, profond artiste,
Dont l'existence fut laborieuse et triste,
Ils se sont arrêtés devant vos *Pèlerins*,
Et la naïveté de ces hommes sereins,
Qui voient, en lui disant tout bas une prière,

Leur Christ assis entre eux dans sa blanche lumière,
Fait que Jeanne ne peut se détacher de vous,
Grand cœur simple, Rembrandt, maître pensif et doux.

Jeanne demande aux arts comme à la poésie
D'être mieux qu'un vain luxe ou qu'une fleur choisie.
Elle voudrait trouver au plaisir de ses yeux
Un charme plus austère et plus religieux.
Elle dit quelquefois à Pierre : « Mon cher homme,
Devenir un de ceux que la foule renomme,
Faire un peu de poussière ou de bruit ici-bas,
C'est une gloire sèche et qui ne suffit pas.
J'ai pour toi, mon amour, de plus hautes visées.
Les formes d'autrefois sont en partie usées ;
L'écrivain d'aujourd'hui devrait être jaloux
De dévouer sa plume au service de tous,
Et, méprisant l'art vain, les besognes faciles,
D'employer son talent à des tâches utiles ;
D'être le bon passant dont la gourde et le pain
Désaltère et nourrit le pauvre genre humain. »
Pierre répond : « Le bien sort toujours de ton âme,
Je promets d'obéir à ton vœu, chère femme ;
Je n'écrirai jamais, ouvrier diligent,
Pour un peu de fumée ou pour un peu d'argent ;

Je veux faire ma tâche, humble, loyale, austère,
En homme de mon temps, en bon fils de la terre,
Afin de ressembler aux chevaliers errants
Qui ne bataillaient pas pour être conquérants,
Mais pour servir le Bien, le Vrai, l'Honneur, le Juste,
Pour redresser les torts avec leur bras robuste
Et dont on pouvait dire, en leur baisant les mains,
Quand ces victorieux passaient sur les chemins :
« Voilà le champion des causes éternelles !
« Il chevauche, il combat, il veut mourir pour elles,
« Et c'est pourquoi sur le cimier éblouissant
« Le lis blanc de son rêve a des gouttes de sang. »

Un autre jour, pendant que leur course amusée
Les promène à travers les salles du Musée,
Jeanne s'arrête aux vieux tableaux des Primitifs.
Elle aime la candeur de ces maîtres naïfs
Dont la simplicité maintenant abolie
Exprime, dans son charme et sa mélancolie,
Triste comme Jésus expirant sur la croix,
L'ascétisme pieux des âmes d'autrefois.
Elle aime aussi la grâce intime et familière
Des peintres hollandais, la paix hospitalière
De ces intérieurs sages et reluisants,

Où vivent des bourgeois mêlés aux artisans,
Leurs danses de village et leurs hôtelleries,
Avec des brocs pansus et des trognes fleuries,
La kermesse joufflue, étalant en plein air
La joie épanouie et grasse de la chair.

Amoureux du passé qu'éveille la mémoire,
Pierre et Jeanne se sont embarqués dans l'histoire.
Ils voyagent parmi les siècles révolus,
Depuis l'âge lointain des Gaulois chevelus,
Jusqu'à l'Ère tragique, ardente et tourmentée,
Quand la France leva sa hache ensanglantée
Sur un trône détruit, pour que l'Humanité
Rompît ses fers et vît reluire, ô Liberté,
Ton aube fraîche éclose au-dessus des nuées
Où les manants tendaient leurs mains exténuées.
Lecteur passionné de notre Michelet,
Tout gonflé de sa sève et nourri de son lait,
Pierre a rêvé d'écrire, après son noble maître,
Une Bible nouvelle où l'on pût reconnaître
Le long et triste effort du Peuple, noir troupeau,
Dont les bergers vendaient la toison et la peau,
Mais qui bientôt, sorti de sa stupeur première,
Réclame la justice, invoque la lumière,

Et qui, sûr de sa force et raidissant ses bras,
Jette enfin les abus et les sceptres à bas.
Il suit son douloureux et lent pèlerinage,
A travers la forêt du sombre moyen âge,
Jusqu'aux jours de soleil où le serf d'autrefois
Respire, en homme libre, à la clarté des Lois ;
Il sait tes durs affronts, pauvre Jacques Bonhomme,
Serf, manant et vilain, humble bête de somme
Attachée à la glèbe, et qui ne pouvais pas
Faire autre chose que te révolter tout bas
Et refouler ta honte en dévorant tes larmes,
Quand le seigneur, avec sa meute d'hommes d'armes,
Après avoir levé la dîme sur ton champ,
Retournait au donjon taciturne et méchant.

Jeanne aide son mari dans ses longues lectures,
Déchiffre, près de lui, les vieilles écritures,
Les archives où dort l'esprit des temps lointains.
Le grimoire confus aux signes incertains
Lui devient vénérable et quand, ébouriffée,
Sous prétexte d'apprendre à lire à sa poupée,
Pierrette, qui voit tout avec ses yeux ardents,
S'approche et voudrait bien fourrager là dedans,
La petite maman, si douce et si gentille,

Fait presque les gros yeux à sa petite fille
Et, comme un vieux savant, sauve le vieux papier
Qu'elle est en train de lire ou de recopier.

Pierre travaille : il vient de finir une page.
Mais il faut, pour savoir si c'est de bon ouvrage,
Que Jeanne la première, avec son ferme esprit,
Pèse le juste poids de tout ce qu'il écrit.
Elle est non seulement sa joie et son refuge,
Elle est son tribunal, son public et son juge.
Il n'est sûr de se plaire et satisfait de rien
Que lorsqu'elle lui dit en souriant : « C'est bien. »
Elle-même se sent épanouie et fière
De pouvoir admirer quelque chose de Pierre
Qui la contente et mette une larme à ses yeux ;
Alors, laissant couler ces pleurs silencieux,
Elle songe : « Voilà vraiment la destinée
Telle que je rêvais qu'elle me fût donnée,
Puisque auprès du foyer, où les soirs sont si doux,
Le travail et la paix habitent avec nous. »

Ainsi l'austérité de ce cœur tendre et juste
Chaque jour donne à Pierre une foi plus robuste ;
Chaque jour il apprend le mépris des faux biens

Dans la solidité de ces chers entretiens ;
Il cherche à modeler la forme de son âme
Sur l'idéal exquis que lui montre sa femme
Et cette confiance ajoutée à l'amour
Est un lien nouveau dont chaque heure du jour
Attache, en resserrant le nœud des sympathies,
Ces deux âmes d'époux l'une à l'autre assorties.

L'ambition de Pierre a pris le bon chemin.
Il va, droit devant lui, loin du guêpier humain,
De la foule indiscrète et du succès facile ;
Il travaille à l'écart, solitaire et docile
Au grave enseignement de sa chère moitié.
Il ouvre aux malheureux un cœur plein de pitié,
Mais par contre l'orgueil ni l'intérêt ne peuvent
Le prendre aux vanités dont tant d'autres s'émeuvent ;
La gloriole n'est à ses yeux d'aucun prix
Et la déloyauté n'obtient que son mépris.
Obscur et fier, il est content de son partage
Et le bonheur suffit à cette âme sauvage.

La solitude est chère aux esprits vigoureux.
Elle les rend plus forts, elle les trempe mieux
Dans son lac clair et froid que le marais du monde

Dont les roseaux luisants cachent la boue immonde
Et d'où l'impureté pestilente des eaux
Chasse le cygne fier et les nobles oiseaux.
Le monde n'est jamais qu'une troupe étourdie
Qui donne tous les soirs la même comédie.
La scène et le décor changent de temps en temps,
Les masques sont toujours semblables ; par instants
On a l'illusion d'y rencontrer des âmes ;
Le monde n'en veut pas : les hommes et les femmes
Sont autant d'histrions, acteurs ou figurants,
Revêtus d'oripeaux à peine différents ;
L'un fait sa pirouette et l'autre sa parade ;
Au bout d'un soir ou deux toute la mascarade,
Avec sa bourdonnante et frivole rumeur,
Importune le sage et blesse le rêveur
Qui partent retrouver dans leur chambre d'étude
Ton doux visage aux yeux pensifs, ô Solitude !



IX

LE CHAGRIN

LE CHAGRIN

La cloche du malheur sonne son premier glas.
Pierre a perdu sa mère : il est parti là-bas
Conduire à son dernier repos la chère femme.
Il sent que quelque chose est brisé dans son âme.
Il ne reverra plus ces yeux clairs, ces bons yeux,
Qui se posaient sur lui confiants et joyeux,
Quand on était « content de lui », quand, la première,
Songeuse, elle écoutait les songes de son Pierre
Et qu'elle lui disait : « Mon enfant, mon enfant,
Ah ! comme tu rendrais ton père triomphant,
Si le cher homme à la voix rude, au bon cœur tendre,
Était là pour te voir, mon Pierre, et pour t'entendre ! »
Dire que tout cela n'est plus qu'un souvenir !

Pierre, sombre et vaincu, ne peut pas contenir
Les sources de chagrin dont son âme est remplie.
Il se laisse noyer par sa mélancolie,
Comme un pré que submerge, au temps des grandes eaux,
Le gonflement, farouche et brusque, des ruisseaux.
Ses doigts de fils pieux ont clos cette paupière
Qui ne s'ouvrira plus; il a vu mettre en bière
Le corps rigide et froid de sa chère maman;
Derrière le cercueil, pas à pas, lentement,
Il a marché, suivi de femmes en prière,
Le front bas, jusqu'à l'humble et morne cimetière
Où le prêtre a chanté les noirs *De profundis*
Sur son père et sa mère à présent réunis;
Puis, dans ce champ des morts de son petit village,
Il a prié, voyant toujours la douce image
De ses parents, songeant toujours au cher passé
Dont le temps abolit le fantôme effacé.

Jeanne aurait bien voulu le suivre; retenue
Par un enfant malade, elle n'est pas venue,
Mais Pierre a reçu d'elle une lettre et la lit
Seul, dans sa chambre triste, où le soleil pâli
De décembre répand sa lumière incertaine.
« Mon bon ami, je suis avec toi dans la peine

Et mon cœur affligé bat tout contre le tien.
Tu le sais, j'en suis sûre, et tu le comprends bien.
Notre pauvre maman te lègue à ma tendresse.
Écoute-la. Voici ma plus douce caresse,
Pour sécher un moment tes larmes, que je veux
Essuyer sur ta joue, et boire sur tes yeux.
Ceux qui t'aimaient le mieux, ton père et puis ta mère
T'ont quitté ; tu n'as plus que nous, mon pauvre Pierre,
Ta femme et tes petits, notre chair à tous deux ;
Mais nous serons pour toi la patrie et les dieux,
Puisque nous n'aurons plus d'autre soin, d'autre ouvrage,
Que de te rendre un peu de joie et de courage,
D'égayer ton travail, de chasser ton ennui,
Comme le rayon blanc qui dissipe la nuit.
Je t'offre tout de moi pour adoucir ta peine,
Mes lèvres et mes yeux, mon âme, toute pleine
De toi, mon cher époux, mon maître, mon amant,
Et qui rêve de toi, ce soir, si tendrement. »
Pierre donne un baiser à la fine écriture;
Il bénit dans son cœur la douce créature
Dont la sûre amitié partage ses douleurs,
Et dont les pleurs, de loin, se mêlent à ses pleurs.
C'est bien elle toujours, la compagne et l'amie,
Qui suit à ses côtés le chemin de la vie

Et dont la main fidèle est son plus ferme appui
Quand le sol effondré se creuse devant lui ;
Elle est le clair soleil de ses heures de joie ;
Et, quand son âme, triste ou fatiguée, en proie
A quelque sombre accès de découragement,
Se plaint et cherche à fuir la griffe du tourment,
C'est elle encor qui vient, opportune et propice,
Chasser le noir corbeau, vaincre le maléfice,
Et corriger du moins, par le charme des mots
Nécessaires et doux, l'amertume des maux.

L'âme que le chagrin blesse, déchire et broie
Trouve à son chagrin même une secrète joie,
Cruelle mais profonde, où la pensée en deuil
Goûte la nostalgie amère du cercueil.
Elle y cherche un abri contre la rumeur vaine
De tout ce qui n'est pas sa détresse et sa peine,
S'enveloppe de crêpe et, sans vouloir guérir,
Regarde sa blessure et se plaît à souffrir.
Pierre est ainsi : la morte apparaît à toute heure
Devant lui, dans la paix de sa vieille demeure.
Il évoque les traits de sa chère maman
Dans le cadre précis de son appartement.
Maman !... Il croit toujours, à force de l'attendre,

Qu'elle va revenir et qu'elle doit l'entendre.
Elle ne l'entend plus ; elle ne revient pas
Puisqu'elle dort auprès de l'église, là-bas...

Pierre a trouvé parmi les papiers de sa mère
Une lettre pour lui, longue, naïve, austère :
C'est le dernier conseil, la suprême leçon
De l'esprit d'une morte au cœur de son garçon.

« Mon cher enfant, je touche au terme de ma vie :
Tous les jours je me sens un peu plus affaiblie.
Quand tu m'auras revue, à l'heure des adieux,
J'espère que ta main me fermera les yeux.
J'ai rempli mon devoir et fait toute ma tâche.
Je te connais : tu n'es ni paresseux, ni lâche,
Mais, du port de refuge où j'entrerai demain,
Je veux t'aider encore à voir le bon chemin.

« Je n'ai jamais été qu'une humble femme obscure,
Vivant, sous l'œil de Dieu, d'une existence dure
Avec sa foi pour lampe et sa loi pour soutien,
Tâchant autour de moi de faire un peu de bien.
Vis de même, les yeux fixés sur la lumière
Que Dieu montre d'en haut à celui qu'il préfère,

Qu'il refuse aux esprits superbes, mais qui luit
Pour le cœur simple et droit que sa grâce conduit.

« Sois bon, très bon, non pas de cette bonté vaine
Qui s'attendrit un peu sur la misère humaine,
Qui plaint négligemment les victimes du sort,
Comme un homme pressé quand il salue un mort,
Mais de la bonté vraie, efficace et robuste,
Que la haine du mal, la passion du juste,
Poussent à l'action et qui sème ici-bas
Le blé d'une moisson qu'elle ne verra pas.

« Sois très doux, et non pas de cette douceur molle
Que prouve seulement le miel de sa parole,
Mais de la douceur ferme et virile de ceux
Dont le cœur bat d'un rythme égal et dont les yeux,
Où la placidité n'a pas éteint la flamme,
Sont le miroir uni qui reflète leur âme.

« Sois très fier, mon enfant, digne, loyal et droit,
Comme l'était ton père et comme il faut qu'on soit,
Quand on roule du sang de soldat dans ses veines.
La loyauté fleurit dans les âmes sereines,
Comme la fleur, sauvage et fraîche, des sommets

Où les cœurs faux et bas ne se haussent jamais.
Si tu peux, quelque jour mettre à ta boutonnière
Un ruban rouge, prends celui qu'avait ton père,
— Ne cherche plus sa croix : elle est dans son cercueil —
Porte-le, comme lui, simplement, sans orgueil,
Non par outrecuidance et par forfanterie,
Mais pour que ces deux mots sacrés : Honneur, Patrie,
Que ton père, soldat, prononçait gravement,
Soient ton symbole aussi, ton culte et ton serment.

« Sois patient. La vie est une chose rude ;
Prends et garde toujours, mon enfant, l'habitude
De rassembler ta force afin de marcher droit,
Sans hâte et sans ennui, dans le chemin étroit
Où ne manquent jamais le caillou ni la ronce.
L'impatient s'irrite et l'inquiet s'enfonce
Dans les mauvais sentiers de l'étape des jours ;
L'irrésolu s'arrête et doute aux carrefours ;
Le paresseux s'endort dans les hôtelleries
Ou se laisse entraîner aux molles rêveries ;
Le fort, le patient marchent d'un pas certain
Vers le but que voit luire à l'horizon lointain
L'œil fixe et résolu de leur mâle énergie,
Que rien ne décourage en traversant la vie.

« Puisque Dieu t'a donné la femme de ton choix,
Aime-la bien, toujours, et comme tu le dois.
Vis auprès d'elle et vis uniquement pour elle.
Crains de trahir et de blesser ce cœur fidèle;
Donne-toi tout entier au soin de tes enfants.
Ils ne me verront pas quand ils seront plus grands,
Mais, j'en ai l'espérance et j'en fais la prière,
De là-haut ma pauvre âme obscure de grand'mère
Redescendra, joyeuse, et reviendra chez vous,
Lorsque mes chers petits seront sur vos genoux. »

Chère maman! Sa lettre est douce au cœur de Pierre,
Douce et bonne. Elle parle et revit tout entière
Dans ces lignes, de simple et naïve façon,
Que ses doigts appliqués traçaient pour son garçon,
En lui léguant le grave exemple de sa vie.
Puis sa pensée en deuil retourne à son amie,
A celle que sa mère aimait si tendrement,
Dont elle reparlait à son dernier moment,
Joignant ses vieilles mains pour appeler sur elle
Les bénédictions de la Grâce éternelle.
Il écrit à sa femme, à ses deux chers enfants
Qu'il reverra bientôt, naïfs et confiants,
A peine effarouchés par la surprise amère

De la mort et croyant que leur bonne grand'mère,
Prise par le bon Dieu dans son beau paradis,
Vit encore, un peu plus lointaine que jadis.

Pierre rentre à Paris pour la nouvelle année,
Brave et se raidissant contre la destinée.
Il retrouve son nid, sa lampe, ses travaux,
Arme sa volonté pour des efforts nouveaux,
Distrait par ses enfants, raffermi par sa femme
Qui lui rend peu à peu l'énergie et la flamme.
A défaut de l'oubli, l'action, le devoir,
Chassent la brume triste autour de son front noir;
Mais bien souvent, le soir, à cette heure indécise
Où le passé revient dans la pénombre grise,
Quand des spectres en deuil, des fantômes d'ennui,
Rôdent, à la furtive approche de la nuit,
Glissent le long des murs et font, dans les ténèbres,
Des gestes désolés avec leurs doigts funèbres,
Pierre revoit, dans l'ombre obscure, étrangement
Fixés sur lui, les yeux de sa chère maman.



X

LE TRAVAIL

LE TRAVAIL

Comme un soldat blessé qui retrouve une épée,
L'âme vaillante sort du chagrin mieux trempée
Pour la lutte, et l'assaut cruel du mauvais sort
Met plus d'acharnement au cœur de l'homme fort.

Pierre a trente ans, il est dans la vigueur de l'âge,
Dans la saison, vermeille et chaude, du courage,
De la sève qui bout et de l'éclosion
Ardente du travail et de l'ambition.
Il travaille, plongé dans la philosophie.
L'enseignement occupe une part de sa vie,
La plus active et la plus pleine, celle enfin
Où, plus sûr de sa tâche, il voit mieux son chemin.
C'est une tâche noble et charmante entre toutes

Que de pouvoir, à l'heure anxieuse des doutes
Dont les obscurités troublent un jeune esprit,
Être le conseiller, grave et bon, qui sourit
Aux jeunes gens, les met dans la meilleure voie,
Les forme au sérieux, sans attrister leur joie,
Et dirige, à travers les sentiers incertains,
Leur marche vers les buts indécis et lointains.

Le prêtre et le soldat ont deux tâches très belles,
Puisqu'ils pensent tous deux aux choses éternelles,
L'un, à son Évangile, et l'autre, à son Drapeau.
L'éducateur n'a pas un partage moins beau :
Il a pour fonction d'allumer dans les âmes
Cette ferveur du Beau dont les premières flammes
Embrasent les esprits et les cœurs de vingt ans ;
Chaque jour, il mesure à ces fleurs de printemps
Ce qu'il faut à chacune ou d'ombre ou de lumière,
Pour que, quand montera la sève nourricière,
Le bouton près d'éclore achève de fleurir
Et que l'autre, plus lent, se décide à s'ouvrir.
C'est un semeur aussi. Les têtes fécondées
Reçoivent, grâce à lui, le germe des idées
Qui, plus tard, au soleil de l'âge, lèveront
Chez celui dont l'étude aura mûri le front.

Pierre aime son métier utile et s'intéresse
A tout ce qui le fait vivre avec la jeunesse;
Puis, suspendant sa tâche, aux heures de loisir,
Il suit sa fantaisie et cherche son plaisir.
Sûr désormais d'avoir ce qu'il faudra pour vivre,
Il revient à son rêve et se remet au livre
Dont Jeanne et lui, pensifs, pendant les nuits d'hiver
Aiment à s'occuper, en face du feu clair,
Alors que la gaîté de la flamme qui danse
Réjouit le travail, sans troubler le silence.
Dans la tiédeur, paisible et douce, de leur nid,
Ils éprouvent tous deux un plaisir infini
A sentir, à penser, à vivre côte à côte,
A porter leur regard vers quelque cime haute
Des sommets de l'histoire et de l'humanité,
Où l'esprit se recueille avec sérénité
Et d'où l'œil, revoyant les routes parcourues,
Embrasse un horizon de grandeurs disparues,
Comme le voyageur parmi les pics neigeux
Voit des colosses blancs qui se parlent entre eux.

A vivre ainsi hors de la foule et loin du monde
Pierre et Jeanne se sont fait une foi profonde,
Un idéal commun, qui leur sert de flambeau,
Pour s'élever au Bien, à la clarté du Beau.
Ce n'est plus l'idéal naïf de la jeunesse,
La foi simple, acceptée, avant qu'une autre naisse,
Par la docilité des esprits prévenus,
Assujettis aux dieux qu'ils ont toujours connus ;
C'est la foi personnelle, intime, raisonnée,
Dans l'avenir de l'homme et de sa destinée,
Le culte sans autel, sans rites et sans loi
Que tout être pensant crée au dedans de soi
Et dont le pur encens, brûlé par le cœur même,
Monte dans l'infini vers la Cause suprême.

Ces nobles entretiens de science et de foi
Leur mettent à tous deux la pensée en émoi ;
Tous les deux, conscients et libres, veulent être
De cette Humanité nouvelle qui va naître
Et qui, répudiant chaque jour le passé,
Ne sème qu'au sillon qu'elle seule a tracé.
Contre ce passé mort elle est sans amertume,
Mais, sourde aux préjugés, rebelle à la coutume,
Hostile aux jougs sacrés qu'on portait autrefois,

Elle forge et proclame elle-même ses lois.
Ces lois, filles du temps et de l'expérience,
C'est d'abord dans son cœur et dans sa conscience
Qu'elle les trouve et c'est de son seul jugement
Que son activité relève librement.
Parfois, cherchant sa route au milieu des orages,
Elle donne un regret aux rèves des vieux âges,
Elle vous porte envie, ô croyants de jadis
Qui teniez la clef d'or des anciens Paradis :
Pensive, elle s'émeut devant vos cathédrales ;
Pieuse, elle s'oublie à marcher sur les dalles
Dans la forêt mystique et sombre des piliers,
Qui s'élançaient, hardis, vers les cieux familiers,
Et dont les arceaux blancs, brodés de fleurs étranges,
Voyaient, dans les jours saints, passer le vol des anges ;
Elle aime les vitraux, éclatants de couleurs,
Où pleure aux pieds du Christ la Mère de douleurs,
Symbole déchirant de la souffrance humaine,
Près de l'apôtre Jean et de la Madeleine ;
La rosace, œil énorme au fond du chœur vermeil,
D'où tombe la coulée ardente du soleil ;
L'orgue, aux jours de prière et de cérémonies,
Faisant monter à Dieu les saintes harmonies...

Mais cette Humanité moderne ne veut plus
Asservir sa raison aux dogmes vermoulus
Et marcher dans la nuit sans connaître sa route.
Elle chancelle, hélas ! elle hésite, elle doute ;
Le vertige la trouble au bord de l'Infini,
Comme un oiseau qui tremble à s'élancer du nid ;
Elle reprend courage en voyant la lumière ;
Elle peut déjà vaincre et dompter la matière ;
Elle veut maintenant, sûre de son effort,
Entrer plus hardiment en guerre avec le sort,
Aplanir le chemin douloureux de la vie,
Introduire la paix et régler l'harmonie
Dans un monde meilleur que celui d'autrefois,
Par un ordre plus sage et de plus justes lois.

Pierre et Jeanne, joyeux de travailler pour elle,
Ouvriers inconnus de la tâche éternelle,
Participent tous deux à cette Humanité
Qui va vers la Justice et vers la Liberté.
Leurs rêves de jeunesse ont pris corps en idées :
Ils sont du fier parti des âmes décidées
Qui s'élancent vers les sommets de l'avenir
Et que leur volonté suffit à soutenir,
Comme ces pionniers escaladant les cimes,

Qui, pour mieux échapper à la peur des abîmes,
Montent, les yeux en haut, et ne s'émeuvent pas
Des cailloux détachés qui roulent jusqu'en bas.

Tous deux ont rejeté la foi de leur enfance.
Ils n'en retiennent plus que la pure croyance
A Dieu, l'âme immortelle et la vie au delà;
Mais ils suivent toujours l'Évangile et c'est là
Qu'ils aiment à chercher la règle de leur vie;
Ils n'ont pas d'autre culte et d'autre liturgie :
Leur foyer est le temple et leur âme, l'autel
Où leur foi, sans dehors, s'adresse à l'Éternel,
Comme au temps où Jésus ne voulait pour prière
Qu'un geste vers les cieux, en disant : « Notre Père... »
Ce Père qui les voit étend sa main sur eux ;
Toujours unis, toujours aimants, toujours heureux,
Ils ne demandent rien de plus : l'heure après l'heure
Fait tous les jours pareils dans la chère demeure,
Et le bonheur, rosier à deux tiges, fleurit
Dans cette intimité du cœur et de l'esprit. ...

Ainsi passent, toujours paisibles, trois années
Dont il semble que les clémentes destinées
Égalisent la trame avec un soin jaloux

Pour que les jours en soient uniformes et doux.
C'est pour de tels moments qu'il faut bénir la vie.
Plus tard, on les regrette, avec la sombre envie,
Puisque ces jours heureux devaient être si courts,
D'abréger ce qui reste ou d'en hâter le cours.

Jeanne et Pierre ont voulu s'imposer d'autres tâches.
Leur amour du prochain a des pitiés moins lâches
Que la bonté, lointaine et stérile, de ceux
Qu'un peu d'argent acquitte envers les malheureux
Et qui pensent avoir payé leur dette humaine
En plaignant, à distance, une âme dans la peine.

Jeanne ne rougit pas, dame de charité,
De frapper elle-même au logis habité
Par la misère noire et quelquefois pourrie
Et d'y soigner le cœur malsain, la chair flétrie,
Tandis que le regard charmant de ses yeux purs
Met un rayon d'aurore entre ces vilains murs.
Pierre, de son côté, travaille, écrit et pense
Pour d'humbles ouvriers, affamés de science,
A qui son esprit clair et vif voudrait pouvoir
Donner la notion précise du devoir,
Apprendre un peu d'histoire et de philosophie.

Fraternel, il se plaît à consoler leur vie
Chétive et dure, où l'homme est trop près du réel,
Par un coin d'idéal dans un lambeau de ciel.
Il leur parle, le soir, de leurs tâches futures,
Les émeut du frisson des belles aventures,
Fait éclore à leurs yeux l'aube des temps nouveaux
En leur remémorant les songes, les travaux
Des vrais héros, savants, inventeurs ou poètes
A qui l'Humanité doit ses plus nobles fêtes
Et dont le pur laurier, chaque jour grandissant,
N'a pas sur son feuillage une tache de sang.

Sa bonté, sans dédain pour tous ces prolétaires,
Voit en eux des égaux, des amis et des frères ;
Il partage avec eux le pain blanc du savoir,
Heureux si quelques-uns, qui pensent lui devoir
Un peu de bien, un peu de joie et de lumière,
Enhardis et gagnés par sa voix familière,
Les yeux reconnaissants, osent venir à lui
Demander un service ou chercher un appui...

Déjà le petit Jean commence à savoir lire ;
Puis bientôt, pris du zèle impatient d'écrire,
Il barbouille à la hâte et s'escrime à tâtons

Sur la page où sa main trace de grands bâtons.
Sa mère lui sourit et son père le guide.
Tout fier de ses progrès, il est plus intrépide
Chaque jour et Pierrette, en le suivant des yeux
Déclare que son frère écrit on ne peut mieux.



XI

LES INQUIÉTUDES

LES INQUIÉTUDES

Jeanne est triste : elle cache à Pierre sa tristesse.
Pierre, de son côté, refoule une détresse
Obscure et dissimule à Jeanne les ennuis
Qui chagrinent ses jours et qui rongent ses nuits...
Jeanne de mois en mois se sent plus épuisée.
Frêle et sensible, elle a fini par être usée
Au combat de la vie et son cœur, faible et doux,
Comme un oiseau blessé, palpite à petits coups.
Elle a trop répandu la sève de son âme ;
Elle s'est consumée en prodiguant sa flamme
A ceux qu'elle aime, à ses enfants, au cher mari
Qu'elle a, rosier d'amour, si tendrement fleuri,
De printemps en printemps, avec toutes ses roses.
Elle retient la toux entre ses lèvres closes.

Si Pierre s'inquiète, elle dit : « Ce n'est rien,
Je m'ennuyais sans toi, mais te voilà, c'est bien ! »
Toute seule parfois, elle cède à l'envie
De s'attendrir et pleure un moment sur sa vie ;
Mais, quand Pierre revient, elle a séché ses yeux,
Retrouvé son sourire et montre un front joyeux.

Dites, pourquoi faut-il que les plus douces choses
Aient ici-bas la vie éphémère des roses,
De ces roses de mai que l'aube voit s'ouvrir
Et que le vent du soir effeuille et fait mourir ?
Hélas ! c'est le destin de ces âmes charmantes !
Elles résistent mal à l'assaut des tourmentes,
A la malignité du sort injurieux.
Le dur effort de vivre est trop rude pour ceux
Dont les yeux, trop souvent blessés, trouvent des
A la revanche amère et secrète des larmes [charmes
Et dont l'âme, trop tendre aux chagrins d'ici-bas,
Souffre même de ceux qu'elle n'éprouve pas.

Jeanne sent, jour par jour, fuir un peu de sa vie.
Languissante, on dirait qu'elle a la nostalgie
Des cœurs purs, qui sont faits pour un monde plus beau,
Au-dessus de la terre, au delà du tombeau,

Et que, n'en pouvant plus, elle s'est résignée
A s'endormir avant la fin de sa journée.
Pauvre Jeanne! Elle est brave, elle pleure pourtant,
Quand elle songe aux chers petits qu'elle aime tant
Et qu'elle va laisser, demandant à leur père
« Pourquoi n'avons-nous plus notre petite mère? »
Mais elle veut cacher jusqu'au dernier moment
Son chagrin, sa faiblesse et son pressentiment.

Elle retourne à Saint-Germain : elle est heureuse
De retrouver là-bas sa jeunesse amoureuse,
De reconnaître aussi dans leur premier attrait
Les parterres et la terrasse et la forêt,
Et son voyage est une illusion dernière
Qui la fait revenir de huit ans en arrière,
Pour qu'avant de partir elle emplisse ses yeux
De toute la douceur de ces jours radieux.
Et la forêt, et la terrasse et les parterres,
La pelouse fleurie et les arbres austères
Semblent, sur son chemin, lui murmurer : « C'est vous,
O notre ancienne amie! Eh bien, regardez-nous,
Chère, regardez-nous de vos yeux de lumière ;
Nous avons reconnu la grâce coutumière
Du rythme de vos pas et de vos mouvements,

Jeanne, regardez-nous avec vos yeux charmants ! »
Jeanne donne un regard à ce qui l'environne,
Aux parterres en fleur, à la verte couronne
Des marronniers touffus et graves, au ciel bleu ;
Tout bas, en les voyant, elle leur dit adieu,
Elle confie un peu de son âme à ces choses
Pour que, plus tard, les verts rameaux, les fleurs écloses,
Aient un souvenir d'elle et le rendent à ceux
Qui viendront la chercher encore dans ces lieux
Et se rappelleront, au détour des allées,
Les pas évanouis et les voix envolées.
Chère Jeanne ! ces lieux bénis n'oublieront pas
La douceur de vos yeux et le bruit de vos pas.

Les enfants ont parfois la clairvoyance aiguë
Du malheur qui s'approche et leur âme ingénue,
Que fait rêver l'effroi mystérieux du sort,
A l'appréhension confuse de la mort.
Le petit Jean s'attache à sa petite mère ;
On croirait qu'il la sent devenir éphémère.
Il semble, en la serrant plus fort de ses deux bras,
Lui dire, comme il peut : « Maman, ne t'en va pas. »
Il n'a jamais été plus câlin et plus tendre ;
Il ne se lasse pas de la voir, de l'entendre,

De lui prendre les mains entre ses doigts mignons;
Il l'appelle des plus jolis, des plus doux noms
Qu'il peut trouver et qu'il s'ingénie à bien dire;
Il essaie, en riant, de la faire sourire,
La mange de baisers et la couve des yeux,
Lui défend de bouger, lui dit qu'elle ira mieux,
Comme Pierrette et lui quand ils étaient malades,
Après qu'elle aura fait de longues promenades
Au soleil, à la bonne odeur de la moisson,
Avec ses deux petits, sa fille et son garçon.

Jeanne sourit à son enfant et le contemple
De ses doux yeux, profonds et caressants, où tremble
Une larme... elle sent un douloureux attrait
A graver, jusqu'au fond de son cœur, le portrait
De l'enfant bien-aimé, son trésor et sa joie;
Elle passe les mains dans ses cheveux de soie
Longs et frisés, les baise à plein cœur et parfois
Roule une boucle brune autour d'un de ses doigts.

Pierrette a deviné la secrète souffrance
De sa mère, et s'assied auprès d'elle en silence,
Les yeux graves, le front taciturne et barré
De l'enfant qui voudrait cacher qu'elle a pleuré.

Pauvre petite ! elle a le cœur tout gros de peine,
Mais elle se raidit pour paraître sereine
Et sans larmes, sans cris, sans plainte, sourdement,
Renfonce dans sa chair l'épine du tourment.

Pierre, plus anxieux de journée en journée,
S'emporte tour à tour contre la destinée
Et cherche à se leurrer lui-même aux visions
De la vaine espérance et des illusions.
Est-ce un supplice, est-ce un bienfait de la nature
Que, pour tâcher de fuir son mal, la créature
S'étourdisse, s'abuse et détourne les yeux
De ce que le réel lui montre d'odieux ?
Notre pauvre raison croit toujours au miracle ;
Complaisante, elle forge elle-même l'oracle
Qui l'autorise à mettre une étoile d'espoir
Dans le ciel le plus triste et le sort le plus noir.
L'homme croit conjurer ses maux par ses alarmes,
Amollir le destin en répandant des larmes
Ou fléchir, en levant ses regards vers les cieux,
L'impassibilité, sourde et froide, des dieux.
Pierre s'abuse aussi par excès de tendresse ;
Il croit qu'il s'exagère et noircit sa détresse,
Que le ciel est loyal, qu'il n'a pas mérité

Que son trésor lui soit à tout jamais ôté,
Que son inquiétude est une sombre épreuve
D'où sa félicité sortira toute neuve
Et son destin plus clair, comme on voit, au matin,
Le ciel sourire après un prélude incertain.
Il fait des vœux secrets pour que sa bien-aimée
Retrouve, grâce à lui, sa force accoutumée,
Et sa prière est si brûlante et si vibrant
L'appel que jette à Dieu son sanglot déchirant
Qu'il suppose que Dieu, qui sonde les pensées,
Les estime là-haut et renvoie exaucées
Celles dont la ferveur implore sa bonté
Avec tant d'espérance et tant de volonté...

Jeanne, pour prolonger l'illusion de Pierre,
Défend à l'âcreté des larmes sa paupière,
Sourit à son époux en lui tendant les bras,
Se farde même un peu, pour qu'il ne trouve pas
La pâleur de la mort sur sa joue amaigrie
Et lui fait excuser cette coquetterie
En disant qu'elle veut lui plaire, comme aux jours
Fleuris et printaniers de leurs jeunes amours.
Pierre, toujours épris, se trompe à ces caresses
Où Jeanne met l'ardeur des suprêmes tendresses

Et ressent elle-même, en le rendant heureux,
La volupté, brève et farouche, des adieux.
Ainsi faisant le rêve ou se donnant pour tâche
De ne pas s'attrister l'un l'autre, sans relâche
Ils veulent s'empêcher tous deux de trop souffrir,
L'une en mourant et l'autre en regardant mourir.



XII

LA MORT

LA MORT

Jeanne n'est plus : la mort a fermé ses doux yeux
D'un geste triste, avec son doigt mystérieux,
Et cette âme héroïque et charmante est allée,
Comme un beau lis à la corolle immaculée,
A l'éternel jardin d'où l'on ne revient pas.
La chambre mortuaire où l'on parle tout bas
Est lugubre comme un sépulcre. Pauvre Pierre !
Pas une larme ne jaillit de sa paupière.
Il est là, près du lit, et, douloureusement,
Il contemple la morte avec étonnement,
Le cher visage fin et sa grâce jolie...
La pâleur de la mort et sa mélancolie,
La paix suprême et grave et sa sérénité
Donnent au front limpide une telle beauté

Qu'il semble auréolé d'un cercle de lumière,
Pareil au nimbe d'or des saints, sur la verrière
De leur chapelle où vont les femmes à genoux
Prier, joindre les mains et dire : « Exaucez-nous ! »

Et puis on a mené la morte au cimetière.
Pierre marche à pas lents, les yeux fixes, derrière
Le cercueil où son âme est close pour jamais,
Muet, pâle, funèbre et solitaire ; mais,
A chaque pas, il sent en lui la sombre envie
De rejeter ce faix importun de la vie
Et, glacé par le froid de son foyer sans feu,
De maudire le ciel et de renier Dieu.
Jeanne dort maintenant sous la dalle de pierre.
Le prêtre a récité la suprême prière ;
Toute une foule noire et des pleurs dans les yeux
A défilé devant Pierre silencieux.
Il n'entend rien, son âme est absente ; il succombe
A sa détresse auprès de cette affreuse tombe,
De ce caveau béant qui trouble sa raison.
Il a peur du retour lugubre à la maison,
A la pauvre maison sans chaleur, sans lumière,
Qui n'aura plus pour lui sa clarté coutumière
Et qui ne sera plus, comme ce noir caveau,

Qu'une geôle muette et qu'un morne tombeau.
Il tremble. Un des plus chers amis de sa jeunesse
Lui prend le bras et lui dit : « Viens. » Pierre se laisse
Conduire et ramener chez lui, comme un enfant,
L'âme morte, les yeux sans regard, étouffant
Du poids longtemps accru des heures désolées
Et de l'étranglement des larmes refoulées.

Comme le seuil est noir et noire la maison
Où Pierre désormais n'aura pour horizon
Que des nuits sans sommeil et de longues journées
De veuvage, de deuil et de froid, condamnées
A couler lentement, l'une après l'autre, ainsi
Que se déroulerait un fleuve de souci,
Qui, jailli d'une source amère, irait ensuite
Se perdre avec ennui dans une mer maudite !
Oh ! l'air hostile et noir du morne appartement
Où ne sourira plus la petite maman !
Le noir partout, le noir, la mort, les funérailles
Dont tout le crêpe flotte et s'attache aux murailles,
Comme pour les draper d'un vêtement de deuil,
Dans la chambre où persiste une odeur de cercueil !
Quelle horrible stupeur et quelle solitude
Entre ces murs glacés du cabinet d'étude

Où rien ne parle plus avec la même voix ;
Où la lampe, brillante et joyeuse autrefois,
N'éclaire plus pour les yeux fous du pauvre Pierre
Qu'un fantôme rigide, étendu dans sa bière !

Non, non, ce n'est pas vrai. Jeanne va revenir
En souriant. Silence ! On va l'entendre ouvrir
La porte et dire encore, avec sa voix charmante,
Dès qu'elle aura défait sa voilette et sa mante,
Et quand ses chers petits seront sur ses genoux :
« C'est moi, mes bons chéris, me reconnaissez-vous ? »
Hélas ! l'illusion est brève, comme un songe.
Jeanne ne revient pas et Pierre se replonge,
Après l'écroulement de ce rêve enchanté,
Dans sa mélancolie et sa viduité.
Jeanne a quitté la terre : elle s'est envolée ;
Plus haut et pour jamais elle s'en est allée...

Les enfants ont compris que la chère maman
Les laissait dans la peine et dans l'isolement ;
Mais le chagrin mûrit leur âme, tendre et neuve,
Et tous les deux se sont raidis contre l'épreuve :
Ainsi le coup de vent qui souffle dans la nuit
Apprend au jeune arbuste à se plier sous lui

Pour redresser ensuite avec plus de courage
Sa verdure nerveuse et son souple feuillage.
Ils se sont attachés au père douloureux
Qui cherche à retenir ses larmes devant eux,
En l'égayant avec les paroles câlines
Que murmurent si bien les bouches enfantines.
Un soir, après les jours d'horreur et de souci,
Sur sa table, en rentrant, Pierre a trouvé ceci :
« Voici, formellement, ma volonté dernière.
Je veux que mes enfants soient laissés à leur père.
Sa sœur partagera sa tâche, je le sais.
Elle aime nos petits, elle m'aimait assez
Pour mener mes chéris, lorsque je serai morte,
Sur les mêmes chemins et de la même sorte,
Comme je le faisais et comme je le veux.
Elle achèvera l'œuvre et remplira mes vœux.
Ce que je ne veux pas, c'est qu'aucune autre femme
Me dispute mon Pierre et me prenne son âme.
J'emporte, en m'en allant, trop de sa vie en moi,
Et je te laisse aussi trop de la mienne en toi,
Mon Pierre, pour qu'une autre ici prenne ma place.
Pour que mon nom s'oublie et que le sien l'efface.
La maison est à nous, à la mère, aux enfants...
Pas d'étrangère à mon foyer, je le défends ! »

Pierre a baisé ces mots de la chère écriture
Et, devant un fantôme, il a dit : « Je le jure ! »
Il a voué sa vie et sa foi, par serment,
A l'Ombre qui lui parle encore à ce moment.
Il a pris pour témoins de cette foi nouvelle
Les doux yeux, le sourire et l'image de Celle
Qui fut sienne au matin de leurs jeunes amours
Et que d'un cœur fidèle il aimera toujours.
Pierre saura garder la parole donnée ;
Jeanne ne sera point comme une abandonnée
Dans l'ombre de la mort et le froid de la nuit.
La chère âme souvent revolera vers lui.
Souvent elle viendra, sur un rayon de lune,
Dans la nuit claire et bleue ou, le soir, à la brune,
Près du foyer qu'elle a si tendrement chéri,
Toucher, en souriant, les yeux de son mari,
Ses tristes yeux, rougis par les mornes veillées
Et brûlés par le sel des larmes désolées.
En vain, pour le distraire un peu du noir chagrin
Qui lui brise le front de son marteau d'airain,
On voudrait emmener ailleurs le pauvre Pierre ;
Il s'y refuse, il trouve une douceur dernière,
Malade révolté contre sa guérison,
A se désespérer dans la même maison,

A s'y martyriser, en marchant sur la cendre
Des souvenirs encor brûlants, sans condescendre
A s'arracher des lieux où son cœur a souffert,
Comme on soigne une plaie en retirant le fer.

Qu'est-ce donc que l'étrange et farouche manie
Qui, malgré le chagrin, le deuil et l'insomnie,
Pousse un homme, bourreau de son âme, à chérir
Si désespérément ce qui le fait souffrir ?
Serait-ce que la peine est douce, quand on aime,
Plus que la vie et plus que notre amour lui-même,
Ou cette obsession d'une chère douleur
Nous fait-elle goûter, en nous mordant le cœur,
La volupté de vivre, en notre inquiétude,
Avec plus de richesse et plus de plénitude,
Que tant d'autres dont le bonheur trop languissant
Ignore l'âcreté de ces larmes de sang ?

Pierre, toujours funèbre et seul, ferme sa porte
Au monde qu'il a pris en haine, à la cohorte
Indiscrète de ceux qui viendraient près de lui,
Quelques-uns, les meilleurs, pour plaindre son ennui,
Et tous les autres par pitié banale et vaine,
Pour regarder son mal sans alléger sa peine.

Car il se plaît à vivre ainsi, funèbre et seul,
Cloîtré dans sa maison, cousu dans son linceul,
Et face à face avec la Vision chérie
Que sa mémoire évoque et que sa bouche prie.
La mort est impuissante à rompre leurs liens ;
Les yeux charmants, toujours attachés sur les siens,
Tristes comme un regret, doux comme une caresse,
Le regardent encore avec une tendresse
Apaisante et sereine et ce regard profond
Émeut et rafraîchit son âme jusqu'au fond,
Comme après un jour sec et brûlant, la rosée
Ranime l'herbe morte et la feuille épuisée.





PLAINTES

PLAINTES

I

Lorsque nous les avons pieusement fermés,
Ces yeux mourants, éteints par la lente agonie,
Ils s'ouvrent de nouveau, mais dans une autre vie,
Pour regarder encor ceux qui les ont aimés.

Nous les voyons aussi. Rigides et pâmés,
Quand la mort avait clos leur prunelle ternie,
Ils disent maintenant la douceur infinie
Du réveil bienheureux qui les a rallumés.

Ils n'ont pas seulement retrouvé la lumière :
Calmes comme la foi, doux comme la prière,
Ils reflètent l'extase ardente des Élus ;

Et le rayon de feu de la Grâce éternelle,
En touchant leur paupière, a fait passer en elle
La pureté du jour qui ne s'éteindra plus.

II

Le pas léger des morts qui reviennent sans bruit
Faire à notre demeure une visite brève,
Ressemble au vol furtif de ces formes de rêve
Que nous croyons parfois entendre dans la nuit.

Ils frappent doucement à la porte. On se lève
Pour leur ouvrir. La nuit est sombre : rien ne luit ;
Le Fantôme nous parle et nous prend avec lui,
Jusqu'à l'heure où la nuit, trop rapide, s'achève.

Alors la Vision s'éloigne d'un pas lent :
On la voit, peu à peu, dans son suaire blanc,
Fondre comme la brume ou comme la fumée ;

Et quand elle s'efface, il ne nous reste plus,
Dans un demi-sommeil douloureux et confus,
Que le regret cruel d'une présence aimée.

III

Les morts parlent. Leur voix lointaine nous arrive,
Elle n'a pas le son de la nôtre : on dirait,
Triste comme un soupir et doux comme un secret,
Un chant mystérieux, qui vient d'une autre rive.

Pour plaindre notre mal elle se fait plaintive,
Adoucit nos chagrins dont elle nous distrait,
Ou, par l'émotion fervente du regret,
Ajoute un charme triste à ceux qu'elle ravive.

Chers entretiens ! Nos morts nous parlent, à mi-voix,
Tantôt des jours lointains et joyeux d'autrefois,
Au matin de la vie à peine commencée ;

Tantôt des jours prochains du bonheur à venir,
Où la grâce de Dieu voudra nous réunir
Dans l'éternel oubli de la douleur passée...

IV

Le visage des morts est toujours grave et doux.
Le suprême sommeil, en fermant leur paupière,
A mis dans leur regard un rayon de lumière
Visible pour eux seuls et lointaine pour nous.

Aussi, quand nous venons de tomber à genoux,
Leur Fantôme, une fois encore, la dernière,
Nous dit, de sa voix blanche et déjà funéraire :
« Baisez mes yeux éteints, pour les revoir en vous ».

Nous les voyons toujours. La mémoire pieuse
Garde fidèlement l'image radieuse
De ce front pur, nimbé d'une étrange lueur,

Et, tant que nous vivons, cette image sacrée
Flotte devant nos yeux et vit, inaltérée,
Dans le miroir du songe et le temple du cœur.

V

Les exemples des morts nous aident à mieux vivre,
A nous soustraire au joug brutal des passions,
A discerner le sens précis des actions,
A démêler l'or pur du plomb vil et du cuivre.

Leur voix, évangélique et grave, nous délivre
De la prison des sens et leurs chères leçons
Ont un charme efficace et des persuasions
Qui manquent à la voix plus lointaine du livre.

Ils sont pour nous les Purs et les Spirituels ;
Surhumains, dégagés de nos liens charnels,
Ils nous font mépriser les choses de la terre,

Pour entrevoir là-haut la Règle et l'Idéal
Dont la flamme divine est comme le fanal
Qui conduit au salut les âmes qu'elle éclaire.

VI

Le souvenir des morts est un culte sacré
Que nous devons garder pendant toute la vie,
Doux comme la tristesse et la mélancolie,
Immuable et loyal comme un serment juré.

Si, jour par jour, le temps jaloux a retiré
La chaleur et la sève à notre âme vieillie,
Si la jeunesse, comme un oiseau, s'est enfuie,
Si l'hiver est venu, froid et décoloré;

Autour de nous, en nous, si tout meurt et tout change,
Qu'importe! il faut que rien n'altère et ne dérange
Ces pieux souvenirs toujours entretenus;

Nos morts seront contents et notre âme fidèle
Sera contente aussi de sentir si près d'elle
Ces chers ensevelis que nous avons connus...

XIII

LE DEUIL

LE DEUIL

Puis la vie a repris son cours inexorable,
Jour après jour, pareille à ces dunes de sable,
Sans feuillage et sans joie, où rien ne pousse plus,
A ces mornes étangs, sans flux et sans reflux,
A l'aspect sombre, au bord stérile, aux eaux inertes,
Où dorment çà et là de vagues mousses vertes.
Hélas ! il faudra donc vivre toujours ainsi,
La pensée en détresse et le cœur en souci,
Jour après jour, sans foi, sans rêve et sans étoile,
Désolé, naufragé, comme un bateau sans voile,
Qui roule, triste épave, au gré du vent des mers,
Avant d'être englouti par les gouffres amers.

Voici le clair matin qui blanchit la fenêtre.
L'aube naît, fraîche et rose, et le jour va renaître,
Et les petits oiseaux viennent de s'éveiller.
A quoi bon la lumière et pourquoi travailler
Si Jeanne n'est plus là pour sourire à la tâche ?
Pierre ne prend plus goût à rien : son cœur est lâche,
Sa volonté débile, et le deuil soucieux
Met le froid dans son âme et la nuit dans ses yeux.

Oh ! comme je te plains, mon semblable, mon frère !
J'ai subi ton épreuve et connu ta misère ;
Je sais l'ennui pesant qui tombe sur les jours,
Le chagrin d'être seul, qui rend les yeux si lourds
Que le regard s'éteint et meurt sous la paupière.
Le front dans tes deux mains, pleure, mon pauvre Pierre ;
Triste, dans la clarté joyeuse du matin,
Pleure longtemps, tout seul, et maudis ton destin !

Pourquoi crier, pourquoi pleurer, pourquoi maudire ?
Jour après jour, il faut accepter son martyre,
Recommencer à vivre et, pour gagner son pain,
Labourer son sillon et creuser son chemin.
Puis les enfants sont là, les deux têtes chéries,
Avec leurs yeux d'espoir et leurs âmes fleuries :

On ne peut pourtant pas les tenir en prison
Dans le noir éternel d'une triste maison ;
On ne doit pas pleurer devant eux : leur enfance
Ingénue et fragile a besoin de défense
Contre l'assaut, brusque et méchant, de la douleur
Qui fanerait, en la creusant, leur joue en fleur
Et brûlerait leurs yeux de ces larmes amères
Que versent dans la nuit les orphelins sans mères.
Sans leur faire oublier leur petite maman,
Il faut les égayer, leur parler doucement,
Et, pour les rattacher, rameau frêle, à la vie,
Leur rendre peu à peu l'habitude et l'envie
Du travail, de la joie, et les remettre au nid.
Ah ! si Pierre était seul, il en aurait fini
Bientôt et sans regret avec la vie humaine ;
Il en abrégerait la misère et la peine,
L'éteindrait brusquement, comme on souffle un flambeau,
Et chercherait l'oubli dans la paix du tombeau.

La peine est une hôtesse incommode et farouche,
Mais qui devient si chère aux âmes qu'elle touche,
A force quelquefois de les faire souffrir,
Qu'elles ne veulent plus oublier et guérir.
Elles ont le plaisir amer, la sombre joie

De nourrir le souci dont elles sont la proie,
D'en aimer la morsure et, volontairement,
D'envenimer leur plaie et d'aigrir leur tourment
Une Ombre vit en nous et nous tient compagnie,
Comme une inséparable et précieuse amie.
Le monde n'en sait rien et ne s'en doute pas.
Quand nous sommes tout seuls, elle entre à petits pas
Dans notre chambre, vient à nous et nous dit : « Pleure ! »
On ne s'aperçoit plus de la fuite de l'heure ;
On lui parle, on l'écoute, et, sans faire de bruit,
On pleure, tous les deux, dans le soir et la nuit.

Mais cette chère image obsède la pensée.
On laisse à mi-chemin la page commencée,
Et l'on est désolé quand Elle ne vient pas ;
On s'épuise à l'attendre : on est triste, on est las.
Les rendez-vous des nuits sont des fêtes funèbres
Que les cœurs déchirés goûtent dans les ténèbres.
Lorsqu'une âme charmante a quitté la maison,
Son fantôme furtif revient à l'horizon,
Ou le matin, à l'heure où l'aurore se lève,
Ou le soir, au déclin du jour, ou dans un rêve,
La nuit... La nuit surtout, quand les yeux ont pleuré,
Sort du brouillard des pleurs, un fantôme adoré,

Une apparition légère et consolante.
Le songe rend la nuit et plus douce et plus lente,
Et le cœur a la chère et brève illusion
De rompre son chagrin par cette vision.
Mais, au réveil, et dès qu'on ouvre la paupière,
Quel désenchantement lugubre ! Pauvre Pierre !
Tu connais ces réveils déçus et douloureux.
On résiste, on s'abuse, on referme les yeux ;
On voudrait prolonger la douce rêverie.
Mais le coq a chanté, la vision chérie
Fond, comme une vapeur, au rayon du soleil,
Et le deuil noir renaît avec le jour vermeil....

Encor si l'on avait la foi, la foi certaine
D'une autre vie, avec l'espérance prochaine
D'être rejoint, un jour, à Celle qu'on aimait,
De s'en aller ainsi, de sommet en sommet,
Voir face à face Dieu, les Vertus, les Lumières,
Là-haut, dans l'harmonie éternelle des sphères,
De retrouver enfin le charme de ses yeux,
Dans quelque îlot perdu de l'océan des cieux !
Hélas ! Cette espérance est peut-être un mensonge.
Notre âme n'est qu'un mot, l'éternité qu'un songe.
Heureux celui qui croit, mais comment croire au ciel,

Quand nous venons de boire à l'éponge de fiel ;
Quand on vient d'enfermer un cercueil dans la terre,
Comment croire aux douceurs divines du mystère
Et tomber à genoux, en joignant les deux mains,
Devant l'inanité des ossements humains ?

Et Pierre a des accès de révolte farouche.
L'amertume de vivre empoisonne sa bouche
Et l'âcre impiété lui dévore le cœur.
Il se sent devenir mauvais, à la rancœur
Du mal injuste, et sous la hantise importune
De son veuvage affreux et de son infortune,
Sa bonté se détache et s'évade de lui.
Il n'a plus de pitié pour les peines d'autrui.
Tout lui pèse, le bruit, le silence, la foule,
La solitude, et son existence s'écoule,
Sèche et triste, dans sa stérile oisiveté,
Comme une eau qui tarit dans un champ dévasté.
La gaîté même des enfants le rend morose ;
On dirait qu'il en veut à leur visage rose ;
Il ne vit plus pour eux, près d'eux, comme autrefois ;
Il ne leur parle plus avec sa douce voix
Paternelle, pour leur raconter des histoires ;
Son front mélancolique est plein de brumes noires,

Comme un ciel de novembre où des nuages bas
Courent, chargés de pluie et de tristesse, au ras
De l'horizon grisâtre et morne des vallées
Que de maigres corbeaux traversent par volées.
Un corbeau noir, sinistre et lugubre, l'ennui,
L'importune le jour et l'obsède la nuit.

Pierre souffre surtout de cette solitude
Le soir, à la clarté de sa lampe d'étude.
C'était l'heure où jadis la lecture enivrait
Ses yeux, son âme et son esprit, quand il ouvrait
Quelque beau livre ancien près de sa chère femme :
Ses yeux ardents brillaient d'une nouvelle flamme ;
Son âme résonnait à l'écho du passé
Et son esprit, las de l'effort d'avoir pensé,
Se retrempait, dans sa mouvante fantaisie,
Au frais ruisseau de l'Art et de la Poésie.
Maintenant il a pris le travail en dégoût ;
Sa tâche le rebute et sa force est à bout.

Rien ne peut l'arracher à sa mélancolie,
Car le chagrin constant est comme une folie
Ténébreuse, qui trouble et ronge le cerveau.
On ne croit plus au Bien, on n'aime plus le Beau,

On a le cœur usé par l'excès de sa peine ;
On traîne, d'heure en heure, une vie incertaine ;
On est inerte et lâche et l'on devient méchant ;
On laisse sa charrue au milieu de son champ,
Et l'on s'en va, rôdeur farouche et taciturne,
Comme si l'on portait entre ses bras, une urne
Funèbre, où l'on a mis son cœur, pour l'enterrer,
Et l'on ne veut plus rien qu'être seul et pleurer.

Hélas! La chair est folle et lâchement tentée,
Le sang brûle et s'émeut dans la veine irritée.
Pierre est ardent et jeune ; il a besoin d'amour,
Mais ses yeux maudiraient la lumière du jour
Si l'appétit brutal le rendait infidèle
A la Morte, à la Sainte, au souvenir de Celle
Dont l'icône charmante habite la maison.
Les sens émus ont beau crier dans leur prison,
Comme des mutinés dans un chenil d'esclaves,
Qui s'élancent un jour pour briser leurs entraves,
Jeter à bas, d'un coup d'épaule, les verrous
Et se sauver dans les grands bois, comme des loups...
Non : la matière obscène, importune et servile
Obéira. Pierre a juré que sa chair vile
Ne ferait pas rougir sa fière chasteté

Par la tentation et par l'impureté.
Pour mieux éteindre et mieux tromper la convoitise,
Pierre a fait vœu de fuir le monde qui l'attise ;
Ermite volontaire et pur, il s'est cloîtré
En tête à tête avec un visage adoré.
Son cabinet d'étude est comme un oratoire
Où tous les jours, il se récite son histoire,
Entretient la mémoire et le culte pieux
De Celle dont la mort a fermé les doux yeux,
Songe à sa chère Jeanne et l'invoque et la prie,
Comme un croyant aux pieds d'une image fleurie.
Jeanne le voit, l'écoute et lui parle. Il sourit
A l'apparition charmante, et son esprit
Trompe, complice heureux de son propre mensonge,
La misère du vrai par la douceur du songe.



XIV

LE SOUVENIR

LE SOUVENIR

Le temps a fait son œuvre et les ans ont passé...
De jour en jour, de mois en mois, l'herbe a poussé
Sur beaucoup de tombeaux dans plus d'un cimetière;
Bien des vieillards se sont éteints autour de Pierre
Et bien des nouveau-nés ont entr'ouvert les yeux
Pour la première fois à la clarté des cieux.
Pierre a vécu sa vie et fait sa destinée,
Avec une énergie active et résignée;
Comme un bœuf de labour qu'excite l'aiguillon,
Il a porté son joug et tracé son sillon.

Les enfants ont grandi près de la bonne tante
Qui les élève et les instruit. Elle est contente,
Elle aussi, de son œuvre et de son dévouement.
Elle a bien remplacé leur petite maman,
Elle a bien accompli sa tâche maternelle,
Elle les a couvés chaudement sous son aile
Avec autant de soins, de tendresse et d'amour
Que si son propre flanc leur eût donné le jour.

Jeanne est toujours présente aux siens. On garde d'elle
Même sans en parler, un souvenir fidèle.
Elle n'a pas cessé d'habiter la maison.
Son esprit de douceur et sa grave raison
Auront toujours le même attrait, le même empire,
Pour la chère famille où son âme respire.
Pierre a pu s'échapper des griffes du chagrin.
L'apaisement s'est fait dans son cœur plus serein
Où, peu à peu, suivant la loi clémente et douce
Du bon Dieu, la douleur s'atténue et s'émousse.
Le travail l'a sauvé de l'ennui ; le devoir
L'a retiré, comme un ami, du gouffre noir
Où risquaient de sombrer son âme et ses pensées.
Vaillant, il a repris les tâches commencées ;
Fier et stoïque, il a marché dans un chemin

De droiture et d'honneur, en ne tendant la main
Qu'aux malheureux, pour les aider comme un bon frère,
Aux gens de cœur loyal et d'amitié sincère,
A tous ceux qu'il sentait venir auprès de lui
Pour chercher un conseil et quêter un appui.

Il retrouve, et sa peine en devient moins amère,
Dans ses deux bons petits le portrait de leur mère;
Elle semble lui dire encor : « Ce sont les miens;
Aime-les, garde-les! » Et leurs chers entretiens,
En rappelant le nom de la mère partie,
L'aident à supposer qu'elle n'est pas sortie
De ce cercle d'amour et de doux souvenir
Où l'on croirait toujours qu'elle va revenir.
« Maman disait, maman voulait, maman... » Il semble
A l'évoquer ainsi qu'on vive encore ensemble,
Tant et si bien Pierre et sa sœur, incessamment,
Parlent aux deux petits de la chère maman.
La mort n'est rien ou peu de chose, quand la vie
Garde leur place à nos absents : l'âme ravie
Les ressuscite avec leurs regards d'autrefois,
Le rythme de leur geste et le son de leur voix.
Le seul trépas réel est l'oubli : le temps passe,
Le souvenir s'éteint, la figure s'efface...

Pierre ni ses enfants ne veulent oublier,
Et leurs silences même achèvent de lier
L'un à l'autre ces cœurs amis, pieux et tendres,
Près d'un foyer d'amour qui n'a jamais de cendres.

Ils savent que la mère est auprès d'eux. Le bruit
Du réveil ou, le soir, l'approche de la nuit,
Le moindre fait, au cours de la vie éphémère,
Tout, à chaque moment, leur rappelle la mère.
Des amis vont venir : Si maman était là !
Eux aussi l'ont aimée ou connue, et voilà
Qu'on parle d'elle, avec des mots pleins de tendresse,
Pour revoir ses doux yeux et sentir sa caresse.
On est triste : Elle aurait partagé le souci !
On est joyeux : On la verrait joyeuse aussi !
On a bien travaillé : Comme elle serait fière
Du succès des enfants, de l'heureuse carrière
De son mari, du cher mari qu'elle aimait tant,
D'une amitié si sûre et d'un cœur si constant !
Faut-il venir en aide à quelque misérable ?
Ah ! si Jeanne était là, discrète et secourable
Et qui savait si bien parler aux malheureux !
Comme elle trouverait en son cœur généreux
Les mots doux et bénis qui charment la souffrance,

Parfument le chagrin d'une fleur d'espérance,
Ou font lever le bien dans l'âme des méchants,
Comme en brûlant la ronce on féconde les champs !

Dans cette humble maison Jeanne a toujours un temple :
On imite sa vie et l'on suit son exemple.
Une vertu sort toujours d'elle, comme au jour
Où Jésus s'en allait prêcher sa loi d'amour
Sur les chemins et près des lacs de Galilée ;
Où sa main partageait à la foule assemblée
Les trois poissons et les cinq pains et, comme adieu,
Sa voix leur annonçait le royaume de Dieu.
Jeanne a nourri les siens du miel de l'Évangile.
Rien ne vient mieux en aide à notre âme fragile,
A notre chair pourrie, à notre lâche cœur,
Que ce Verbe divin, qui rend l'homme vainqueur
De la tentation, violente ou sournoise,
De l'esprit de malice et de l'esprit de noise,
Et le garde innocent et bon, humble chrétien,
Du levain de l'impie et du Pharisien.

Ainsi se renouvelle et fleurit, douce et forte,
La grave autorité de cette chère morte.
Jeanne est toujours visible et secourable aux siens.

Elle a trouvé pour eux la source des vrais biens :
L'innocence, le bon accord, la paix de l'âme ;
Elle les a guidés, la noble et sainte femme,
En marchant devant eux, par le sentier étroit
De l'honneur, le plus court, le plus sûr, le plus droit,
Aux cimes du devoir et de la conscience ;
Elle leur a légué la meilleure science,
Et la richesse, la plus rare en vérité,
Celle d'aimer à vivre avec simplicité,
En allégeant, pour mieux jouir des heures brèves,
Le faix noir des soucis par le vol bleu des rêves.

Ensemble on a rouvert les livres qu'elle aimait
Et l'on a recueilli les mots qu'elle semait
De sa bouche, toujours prudente et toujours sage ;
On médite, on retient ses leçons de courage,
Et le soir, au foyer de famille, à mi-voix,
On relit gravement ses lettres d'autrefois.
Puis on va lui porter des fleurs au cimetière ;
Sur sa tombe on récite une courte prière
Et l'on demande, au bout de la brève oraison,
D'avoir son cœur sans tache et sa grave raison.

Ce qu'on demande aux morts se fait toujours entendre,
Quand on va les prier avec une voix tendre.
Ils ne sont pas si loin que nous l'imaginons.
Ils nous parlent tout bas, lorsque nous comprenons
Le langage muet que nous tiennent les Ombres;
Leur regard triste est la clarté de nos jours sombres,
Lorsque nous méritons de la sentir en nous.
Ils nous parlent d'amour avec des mots très doux,
D'énergie et d'effort avec des mots de flamme;
Ils font passer en nous la sève de leur âme.
Les meilleurs d'entre nous et les plus courageux
Vivent auprès des morts aimés, s'inspirent d'eux
Et, quand nous leur disons nos plus chères pensées,
Le bon conseil jaillit de leurs bouches glacées.

Ils savent mieux que nous ce qu'il nous faut : leurs yeux
Ont déjà pénétré dans le secret des Cieux :
Leur âme, en s'approchant de la Cause première,
Connaît mieux la justice et voit mieux la lumière;
Ils ont un sens plus clair de ce Livre des jours,
Où nos regards humains ne lisent pas toujours.
Obscurcis et trompés par la matière impure,
Ce que le Créateur veut de sa créature;
Ils contemplent d'en haut, nos luttes, nos combats,

Tout le tumulte vain et triste d'ici-bas,
Les passions qui nous tourmentent, les misères
Qui nous pressent, l'assaut changeant des vents contraires
Qui poussent çà et là, de récif en récif,
De hasard en hasard, le lamentable esquif
Où nous ramons, perdus sur une mer troublée,
De l'aurore inquiète à la nuit désolée...

Ils lisent dans nos cœurs ce qui reste caché
Aux yeux de tous, le mal, la honte et le péché,
Toutes nos lâchetés et toutes nos détresses.
Ils découvrent aussi nos plus chères tendresses,
Celles dont nous gardons, avec un soin jaloux,
Pour nous seuls, le secret inexprimable et doux.
Ainsi nos morts aimés, par un touchant mystère,
Rachètent dans le ciel les fautes de la terre.
Ils plaident notre cause et Dieu leur a permis
De le prier pour ceux qui restent leurs amis.
Ils nous jugent avec la charité clémente
Que l'éternelle paix donne à leur âme aimante,
Épargnent aux pécheurs un arrêt rigoureux
Et leur miséricorde intercède pour eux.
Invisible, étranger à ce monde qui passe,
Leur fantôme franchit en un moment l'espace,

Comme un rayon, comme un follet, comme un esprit,
Et, doux témoin de ceux qui pleurent, il écrit
Avec leurs larmes sur les pages de leur livre,
Les écoute penser et les regarde vivre.
C'est sur ce livre-là que nous serons jugés
A notre heure dernière et que, départagés
Au divin tribunal par le Juge suprême,
Les uns refleuriront dans l'étoile où l'on aime
Et les autres iront sécher dans les lieux bas,
Avec les mauvais cœurs que les morts n'aiment pas.

Quel doux bienfait, sûr et charmant, que la mémoire,
Fontaine de Jouvence où le cœur aime à boire !
Visités, entourés par nos chers revenants,
Nos souvenirs les plus profonds, les plus prenants,
Sont ceux où, remontant aux lointaines années
Et renouant le fil brisé des destinées,
Comme on revoit l'aurore à la fin d'un beau jour,
Nous nous remémorons notre premier amour.
Plaignons le malheureux qui n'a pas dans sa vie
Connu d'aube pareille, eût-elle été suivie
Trop tôt, dans l'amertume et dans le désespoir,
Du plus cruel orage et du ciel le plus noir !

O souvenir, dictame et baume des souffrances,
Consolateur muet de nos désespérances,
Sois béni ! Ton baiser vaut celui du soleil
Quand le bois mort renaît à son rayon vermeil.
Tu nous distrais de nos plus sombres aventures,
Tu rends un peu de joie aux pauvres créatures,
Et sa grâce abolie au printemps effacé,
En faisant reverdir les arbres du passé !



XV

LA VIE

LA VIE

« La vie, hélas! c'est ce qui fait
Qu'elle est si cruelle et si douce. . »
MUSSET.

Pierre, las et paisible, est au soir de sa vie,
Il a fait son devoir, sa tâche est accomplie,
Et, comme un voyageur qui va rentrer au port,
Il attend le repos suprême de la mort.
Il la voit arriver sans révolte et sans crainte,
Son âme est résolue et n'a pas une plainte,
Puisque en vertu des lois certaines du destin,
L'aube succède à l'ombre et le soir au matin.

A quoi bon vouloir vivre et durer davantage
La mort n'étonne pas la constance du sage

Qui suit, sans s'émouvoir de ses derniers instants,
L'aiguille de sa vie à l'horloge du temps.
A mesure que le jour meurt, que la nuit tombe,
Qu'il approche du seuil ténébreux de la tombe
Presque voisine, et que les yeux de sa raison
Voient déjà l'autre rive éclore à l'horizon,
Le sage se recueille et, l'âme résignée,
Jouit du dernier soir de sa longue journée.
Le Sommeil et la Mort sont deux frères jumeaux
Qui soulagent de vivre et guérissent les maux :
Le Sommeil est trop court, comme une halte brève
Que coupent trop souvent l'insomnie ou le rêve;
La Mort vaut mieux : dormir enfin, pouvoir dormir,
Sans une vision et sans un souvenir,
Dans une paix sereine, immuable, assurée,
Dont rien ne troublera le calme et la durée;
Sombrer, anéanti, dans le gouffre profond
Du sépulcre, où le moi s'abolit et se fond;
Ou bien, si cette mort n'est qu'une traversée,
Reprendre tout à coup sa vie et sa pensée
Dans un pays nouveau, souriant et vermeil,
Retrouver la lumière et revoir le soleil!
Aussi, lorsqu'il entend sonner sa dernière heure,
Le sage ne veut pas qu'on gémisse et qu'on pleure,

Car le pas de la mort est le pas d'un ami;
Elle entre, ouvre la porte, et le trouve endormi ;
Elle lui prend la main, lui fait signe et l'entraîne
Doucement au pays de l'ombre souterraine.

Pierre, avant de mourir, revoit tout son passé :
L'aube lointaine, au seuil du chemin commencé,
Son printemps, clair et doux de joie et d'espérance,
Son bonheur, son foyer, puis la longue souffrance
De traîner une vie ingrate, au jour le jour,
Seul et triste, privé de son unique amour.
L'apaisement s'est fait dans son âme sereine :
C'était la vie, hélas ! la pauvre vie humaine,
La même pour chacun et que tous, ici-bas,
Nous rencontrons, cruelle et douce, à chaque pas ;
Chanson d'amour, rose en bouton, tendre folie,
Ou glas de mort, épine et misère... la Vie...

Il a vécu. Son front s'est penché peu à peu.
Il s'interroge et fait ses comptes avec Dieu,
Pèse loyalement sa vie et l'examine.
Il a beaucoup reçu de la bonté divine.
La grâce du Seigneur avait mis près de lui
Un sourire d'amour dont le rayon a lui,

Comme un enchantement de joie et de lumière,
Sur le matin béni de sa saison première,
Et Celle qu'il aimait ne l'a jamais quitté.
La chère créature a toujours habité,
Même après son départ et quand Dieu l'a reprise,
Près du foyer où, jeune, elle s'était assise ;
Elle a veillé d'en haut sur Pierre et ses enfants ;
Elle a rendu les jours mauvais moins étouffants,
Les soucis moins cruels, les tâches moins amères,
Avec ses chères mains divines et légères ;
Elle leur a légué l'exemple utile et fort,
Le pur amour, vainqueur du temps et de la mort,
Le courage, qui sert à surmonter l'épreuve
Et tend à l'énergie une arme toujours neuve,
La loyauté, qui donne un feu clair au regard,
La charité, qui nous oblige à prendre part,
En bon passant, ému des sanglots qu'il écoute,
Aux misères de ceux qui pleurent sur la route.

Il a pensé. Ses yeux songeurs se sont ouverts
Sur les lois et les fins de ce pauvre univers.
Il a vu la figure illusoire des choses,
Regardé tristement le mystère des causes,
Les âpres vérités que déguisent les mots,

La rareté des biens et la charge des maux
Qu'un partage, inégal et dur, dispense aux hommes ;
Ce que nous croyons être et le peu que nous sommes.
Opprimés par le sort, qui s'acharne contre eux,
Tant d'autres ont encore été plus malheureux
Que lui-même, et combien, dont il connaît la vie,
Auraient choisi la sienne et lui portent envie !
Non. L'homme n'est pas fait pour jouir du bonheur ;
Il est voué, dès sa naissance, à la douleur :
Pauvre avorton, jeté, faible et nu, dans le monde,
Devant le noir mystère et l'énigme profonde,
Il vagit tristement, avant d'avoir souri,
Et sa détresse, obscure et vague, pousse un cri
De sourde anxiété dans sa première couche ;
Puis, la cendre des jours, qui lui monte à la bouche,
Lui donne un tel dégoût de vivre, un tel ennui,
Il sent et voit tant de misère autour de lui
Qu'à la fin, excédé du malheur d'être au monde,
Il voudrait s'évader de cette geôle immonde...

Il a souffert. Malgré nos larmes et nos cris,
Salutaire à nos cœurs, bonne pour nos esprits,
La souffrance nous rend meilleurs et nous épure ;
En meurtrissant notre âme, elle la transfigure.

Que votre volonté s'accomplisse, ô mon Dieu !
Vous savez tout, vous voyez tout, et, dans ce lieu
De lumière et de paix où monte notre hommage,
Vous êtes le Seul bon, le Seul grand, le Seul sage.
Ceux que vous accueillez, là-haut, dans votre ciel,
Sont les prédestinés dont l'éponge de fiel
A d'abord saintement purifié les lèvres,
Pour les guérir, pour les laver des noires fièvres
De malice, d'orgueil et d'impudicité,
Qui ravagent, en bas, la vieille humanité,
Et vous ne baptisez vos élus dans l'épreuve
Que pour leur redonner une âme toute neuve.
Oui, bienheureux ceux que revêt l'esprit nouveau,
Qui lavent leur tunique au sang pur de l'Agneau !
Ce sont les bien-aimés du Père : plus ailée
Dans une plus joyeuse et plus sûre envolée,
Comme un oiseau certain de retrouver son nid,
Leur âme de douleur monte vers l'Infini ;
Et même quand le mal les blesse, la souffrance
Fait germer sur l'épine une fleur d'espérance.

Consentir, sans révolte, à l'injure des ans,
Se plier, sans colère, aux faix les plus pesants,
Faire, sans blasphémer, la volonté divine,

Sourire à la lumière en montant la colline,
Et penser à la nuit, lorsqu'on la redescend,
Ne pas trop s'émouvoir d'une goutte de sang
Qui rougit le chemin où notre pied se pose,
Cueillir la violette et respirer la rose,
Mais surtout, mais toujours, vivre en homme et savoir
Suivre la ligne austère et nette du devoir,
Voilà notre existence et notre destinée.
Car la vie est moins dure à l'âme résignée,
Pieuse et forte, qui, les jours après les jours,
Va, du verger fleuri de ses jeunes amours,
Jusqu'à la porte nue et froide de la tombe,
Sans qu'elle s'avilisse et sans qu'elle succombe.
Les héros et les saints veulent vivre autrement ;
Mais l'homme simple, juste et bon, le cœur aimant,
Trouve là le secret qui fait le sort moins rude,
Allège son chagrin ou son inquiétude,
Le rend meilleur aux siens, aux autres, à tous ceux
Qu'il croise sur la route, et dont il voit les yeux
Pleins d'une brume triste ou de larmes amères,
A ses proches, à ses semblables, à ses frères...

La résignation est le baume sacré
Qui calme la souffrance après qu'on a pleuré.

Elle n'est pas l'oubli, la distraction vaine
Qui cherche à s'étourdir en écartant la peine;
Elle n'est pas le cri farouche et révolté
Du bourreau de lui-même, impassible, irrité,
Qui ne veut pas qu'on pleure ou qu'on prie, et se fâche
En traitant la douleur d'inutile et de lâche;
Elle n'est pas non plus le morne apaisement
Qui se couche et s'endort dans son hébêtement;
Non : elle est la virile et fervente habitude
De se réfugier dans une solitude
Où l'on médite, avec courage, et devant soi,
Sur la nécessité d'obéir à la loi,
De se soumettre au joug et d'endurer les choses
Comme le veut le Père et le Maître des causes.
Elle ne maudit pas la cruauté du sort,
Qui nous inflige à tous et la peine et la mort;
Elle est humaine et tendre, elle trouve des charmes
A goûter la douceur secrète de ses larmes;
Les mains jointes, les yeux suppliants, à genoux,
Elle s'élève à Dieu d'un vol égal et doux;
Sans s'impatienter de sa chère souffrance,
Elle espère et soupire, attend la délivrance,
Et s'en va, toujours calme, à son dernier sommeil,
Vers le jour sans éclipse ou la nuit sans réveil.

Pierre ne doit laisser aux siens pour héritage
Que le nom d'un brave homme et l'exemple d'un sage ;
Mais avant de s'éteindre et de fermer les yeux,
Il a droit de juger, sans paraître orgueilleux,
Qu'il a vraiment choisi la route la meilleure,
Puisqu'il a travaillé jusqu'à sa dernière heure,
Avec un bon courage, immuable et serein,
Suivant la bonne voie et semant le bon grain.
Sa chère Jeanne vit toujours dans sa pensée.
Le temps, qui détruit tout, ne l'a pas effacée ;
Elle est toujours charmante et jeune ; elle sourit
De son même sourire et le sort qui la prit
L'a rendue idéale et comme éternisée
Par le ressouvenir de leur amour brisée
Au cœur de son ami, qui la revoit toujours
Avec son doux visage et ses yeux de velours. . . .
. . . .

Adieu, Pierre. J'ai fait l'histoire de ta vie,
De toute vie, en vérité : je l'ai suivie,
Pas à pas, d'heure en heure et d'effort en effort,
Et je te dis adieu comme on salue un mort.
Adieu : tu peux croiser les mains sur ta poitrine.
Après avoir souffert et saigné sous l'épine,

Ton front rasséréné goûtera désormais
La douceur de dormir qui suit la grande paix,
Et tu verras entrer enfin dans tes prunelles
Le rayon pressenti des clartés éternelles.
Car tu croyais que l'homme, évadé du tombeau,
Émigre pour un monde et plus pur et plus beau ;
Tu croyais qu'il existe ailleurs une patrie
Où notre âme renaît, joyeuse et refleurie,
Pour se rejoindre à ceux que nous avons aimés.
Tu vas savoir, dès que tes yeux seront fermés,
Si notre vie est une étape, triste et brève,
Et si, quand nous l'avons vécue, elle s'achève
Triomphante ou retourne à l'infélicité,
Suivant notre mérite ou notre indignité.

Adieu, mon frère et mon ami. Voici mon livre,
Écrit pour toi, pour moi, pour nous et que je livre
En confiance à ceux qui le liront ainsi
Que je l'ai fait, ému par le grave souci
De dire ce qu'il tient de douceur ou de peine
Dans ce rêve d'un jour qu'est une vie humaine ..



TABLE DES MATIÈRES

214-12. — Saint-Germain-lès-Corbeil. Imp. F. Leroy.



